

SAISONNALITE, DISPOSITIFS TECHNIQUES ET REDISTRIBUTION DE L'EAU A CAÑO DE LORO

4.1. Caño de Loro, caractéristiques géographiques et socioéconomiques

S'étendant sur une vingtaine de kilomètres carrés, l'île de Tierra Bomba fait partie de la zone rurale du District de Carthagène et comptait approximativement 9 000 habitants selon le recensement national de 2005. Elle est encastrée dans la baie de Carthagène et son emplacement y crée deux entrées : la Bocagrande et la Bocachica – littéralement : Grande Bouche et Petite Bouche. L'île est enveloppée par le flanc occidental de la ville de Carthagène qui s'étend du Nord au Sud depuis les plages de Marbella jusqu'à l'embouchure du Canal del Dique en passant par le port industriel de Mamonal (carte 5). Sur le côté Est de Tierra Bomba, quatre noyaux de populations se sont développés au fil des années et se trouvent donc face à la ville de Carthagène. Chacun d'entre eux constitue une unité administrative, appelée *corregimiento*²²¹ ou plus récemment Unité Communautaire de Gouvernement (Unidad Comunera de Gobierno – UCG). Les quatre villages se nomment Tierra Bomba, Punta Arena, Caño de Loro et Bocachica²²². Le côté Ouest de l'île, qui donne sur le large, n'est pas habité de manière permanente et les terres appartiennent à des particuliers originaires de grandes villes du pays. Au centre de l'île, l'Armée Nationale dispose de terres situées sur la colline La Vigía et surveillées en permanence par les militaires.

Après avoir établi quelques contacts à Caño de Loro et à Punta Arena par le biais des connaissances que nous avons à El Islote, où nous avons mené une recherche en 2006 pour la réalisation d'un travail de maîtrise (ARANGO 2007), nous avons visité les deux villages et

²²¹ Subdivision administrative la plus petite de l'Etat colombien, le *corregimiento* correspond à la division des zones rurales qui possèdent un noyau de population au sein des municipalités : ils ont été réglementés par l'article 117 de la loi 136 de 1994.

²²² La naissance et la croissance des villages de Bocachica et de Caño de Loro, les plus anciens de l'île, sont liées à l'activité militaire et à la défense de la baie : en témoigne la construction à Bocachica des châteaux de San Fernando de Bocachica (1759) et de San José de Bocachica (1732), d'autant qu'à Caño de Loro se trouvait une importante carrière de pierre et de chaux, matériaux indispensables à la construction des murailles et forts (BOSSA HERAZO 2005). Tierra Bomba apparaît recensé pour la première fois en tant qu'*hacienda* dans les statistiques officielles de 1865 (URUETA 1886) et, selon certains de nos interlocuteurs, le village a été consolidé vers 1940 avec le déplacement des populations pauvres des quartiers de Pekín, Boquetillo, Boquerón y Pueblo Nuevo qui avaient été délogées de la péninsule de Bocagrande pour la construction de l'Avenue Santander. Selon certaines personnes âgées de l'île, la fondation du village insulaire le plus récent, nommé Punta Arena, aurait eu lieu pendant les années 1970 avec l'installation sur place d'habitants de Caño de Loro.

choisi Caño de Loro – littéralement : canal du perroquet²²³ – comme terrain principal. Ce choix répond à plusieurs raisons : l’histoire de l’approvisionnement en eau que nous devinions par les citernes abandonnées, la « tranquillité » du village répétée à plusieurs reprises par différentes personnes que nous avons rencontrées sur l’île et à Carthagène, et le fait que nous y étions recommandés par des amis.

Selon les statistiques du SISBEN²²⁴, Caño de Loro comptait 414 habitations et 1 620 habitants en 2009. Les maisons sont distribuées le long du littoral sur près de 1.5 kilomètre et le village s’étend sur une superficie de près de 7 hectares dans un terrain situé dans le littoral dans les versants de la colline de La Vigía.

Un sondage effectué en 2009²²⁵ indique que 51,37% des habitants de Caño de Loro percevaient des revenus mensuels en-dessous de 300 000 COP²²⁶ – environ 120 € –, ce qui les situe dans une situation de « pauvreté extrême » alors que les revenus de 31,84% des individus se rapprochaient du salaire minimum²²⁷ – entre 300 000 COP et 500 000 COP²²⁸ –, seuil au-dessus duquel on retrouvait le reste de la population, soit 16,79%. Toutes les habitations de Caño de Loro sont classées dans l’*estrato* 1 selon le système national de stratification socioéconomique²²⁹. Dans la même étude, la population de Caño de Loro apparaît jeune avec 52,3% des habitants âgés de moins de 25 ans, 37,5% entre 25 et 55 ans et seulement 10,2% de plus de 55 ans. En matière de scolarité, 42% des habitants réalisaient ou avaient réalisé des études préscolaires et primaires, 48% des études secondaires, 3,3% des études universitaires ou techniques et 6,7% n’avaient pas fait des études.

Par ailleurs, les activités économiques pratiquées par les habitants de Caño de Loro diffèrent en partie de celles des trois autres villages de l’île²³⁰, et se divisent parmi quatre

²²³ Dans une carte de 1741 (LAWS 1741), l’emplacement actuel du village est désigné comme Punta Periquito (Pointe Perroquet). Perroquet peut aussi être traduit par le mot *loro* en espagnol et en 1798 le nom Caño de Loro apparaît dans le projet de déplacement de l’hôpital des lépreux de la ville de Carthagène (AGUDELO AREVALO et PLATARRUEDA VANEGAS 2004).

²²⁴ Système d’identification et de classification de potentiels bénéficiaires pour des programmes sociaux – *Sistema de Identificación de Potenciales Beneficiarios de Programas Sociales*.

²²⁵ L’étude est intitulée « Diagnóstico socio-económico de la Unidad Comunera de Gobierno de Caño del Oro en el Distrito Turístico y Cultural de Cartagena » et a été réalisée par les fondations Mamonal et Puerto Bahía dont les fonds sont assurés par les entreprises du port industriel de Carthagène.

²²⁶ Peso Colombien

²²⁷ Fixé en 2009 à 497 000 COP, soit environ 190 Euros.

²²⁸ Entre 120 et 190 Euros.

²²⁹ Ce rang est le plus bas du système de classification et correspond aux habitations des populations les plus pauvres du pays.

²³⁰ Bocachica est devenu très tôt un important lieu de visite pour les touristes à cause des forts militaires coloniaux et, plus tard, par la vente de produits de contrebande en provenance de la zone franche de Panama.

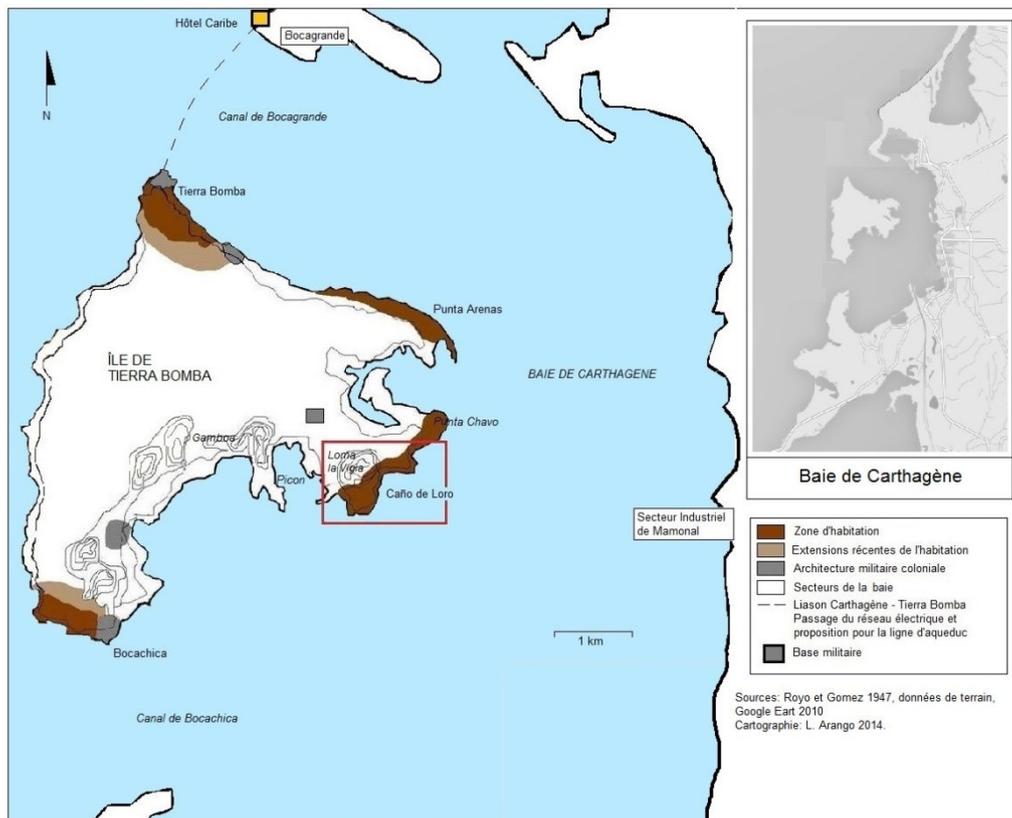
secteurs principalement. En premier lieu, le pilotage d'embarcations pour les touristes implique surtout les hommes jeunes du village, dont certains sont propriétaires des embarcations alors que d'autres travaillent pour le compte des marinas de Carthagène de manière saisonnière ou permanente. Excepté ces pilotes, très peu de gens de Caño de Loro sont engagés directement dans l'activité touristique²³¹ et le village n'a jamais constitué un lieu de passage ou de visite des touristes comme c'est le cas à Bocachica ou à Punta Arena. Ensuite, il importe de revenir sur la pêche qui est de moins en moins pratiquée, en partie à cause de la pollution des eaux de la baie de Carthagène, et qui mobilise davantage les hommes plus âgés ainsi que trois femmes. Il s'agit d'une pêche artisanale dont le produit est principalement commercialisé dans le village ou réservé à la consommation domestique. Troisièmement, de nombreux habitants de Caño de Loro tiennent des commerces dans le village : papèteries, vente d'eau, buvettes, petits restaurants ou encore épiceries peuvent être citées parmi les principales activités commerciales. Enfin, certaines femmes travaillent à Carthagène, en tant que domestiques ou vendeuses dans des magasins. Seules deux personnes du village sont employées dans le secteur public : l'inspecteur du village et la directrice de l'institution chargée des personnes âgées.

Si les limites du village sont clairement indiquées par l'arrêt du bâti, il ne s'agit pas d'un espace enfermé ou isolé, puisqu'il est au contraire relié à d'autres ensembles : d'abord, aux autres villages de l'île où les habitants de Caño de Loro ont des membres de la famille, des collègues de travail, des amis, ou une partie de la belle-famille. Les villageois se trouvent aussi en liaison constante avec Carthagène où ils se rendent pour travailler, se soigner, voire habiter pendant certaines périodes, ou simplement pour visiter des membres de la famille. Certains y vont aussi pour étudier, pour faire des achats spéciaux lors des fêtes ou encore se procurer des vêtements. Dans le sens inverse, on trouve des gens qui sont de passage à Caño de Loro, des gens de la famille habitant à Carthagène, dans d'autres villes ou villages de la côte ou encore à l'étranger, principalement au Venezuela.

Lors de notre travail de terrain, la pêche y était encore pratiquée mais une partie importante de la population travaillait à Carthagène. Quant aux habitants de Punta Arena, ils se consacrent principalement au tourisme journalier et louent souvent des chambres alors que quelques investisseurs carthaginois y ont construit des hôtels et des restaurants. Enfin, les pêcheurs restent plus importants dans le village de Tierra Bomba qu'à Caño de Loro et une partie de la population travaille à Carthagène.

²³¹ Trois couples sont chargés de surveiller des maisons de vacances dans d'autres îles de l'archipel, une fille est employée comme masseuse dans un hôtel, certaines femmes travaillent comme cuisinières saisonnières dans des restaurants de Punta Arena ou d'autres îles de l'archipel et un garçon vend des lunettes sur les plages de Carthagène.

Caño de Loro n'est donc pas un lieu isolé : il ressemble en partie aux quartiers populaires de Carthagène dont beaucoup de réalités quotidiennes échappent aux données statistiques, et ses habitants sont intégrés à la ville autant par des réseaux sociaux que par leurs activités économiques quotidiennes.



CARTE 5 – L'ILE DE TIERRA BOMBA ET LA BAIE DE CARTHAGENE

4.2. La Construction et les dynamiques de l'espace domestique

4.2.1. Création et bâti des lieux d'habitation

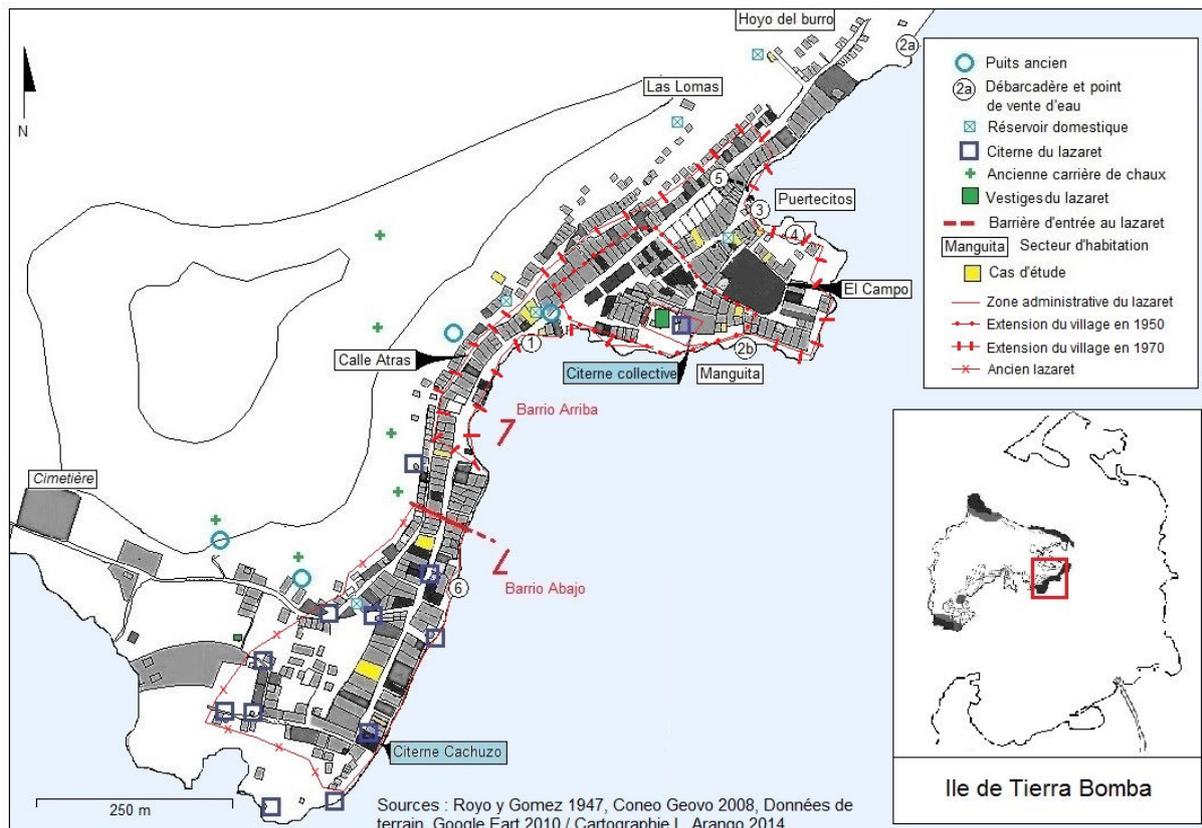
Au début du XX^e siècle, le village de Caño de Loro était de dimensions réduites : les habitations des personnes saines étaient concentrées autour de l'église, de l'hôpital et des bâtiments administratifs du lazaret. Ce noyau qui constituait le village se trouvait éloigné – à 125 mètres selon le décret national – du lazaret à proprement parler. Ce dernier regroupait les maisons des malades et quelques lieux collectifs qui leur étaient dédiés, formant un deuxième noyau qui était encerclé par des barbelés et surveillé par des policiers²³². Lors du démantèlement du lazaret en 1950, la zone d'habitation des personnes saines s'était étendue

²³² Je renvoie au § 2.1.3, notamment à la photo 3, pour plus de détails sur le fonctionnement du lazaret en relation au village.

tout au long de la rue principale pour atteindre la grille d'entrée du hameau des malades. Pendant les décennies suivantes, les gens ont commencé à construire des maisons derrière la rue principale et vers les littoraux du côté Nord-ouest du village, et ce n'est que depuis les années 1980 que des villageois se sont « aventurés » à occuper des terrains situés dans l'ancien hameau des malades. Cette zone avait été évitée pendant une trentaine d'années, car les gens avaient peur de contracter la maladie en y habitant. Enfin, la construction de maisons dans les piémonts n'a commencé que dans les années 2000 (carte 6).

A partir de cette histoire d'occupation de l'espace, les gens différencient plusieurs secteurs d'habitation : ils décrivent en premier lieu une partition du village entre le Barrio Arriba (quartier du haut) et le Barrio Abajo (quartier du bas). Cette appellation désigne, pour les personnes les plus âgées, la limite avec les premières habitations qui s'étaient étendues vers le lazaret avant son démantèlement. Pour les plus jeunes, elle fait référence à l'ancienne limite entre le village et le hameau des malades. Ainsi la délimitation entre le quartier du bas et celui du haut ne constitue pas une borne nette : elle s'est construite sur la frontière large de 125 mètres qui formait l'espace entre le village de Caño de Loro et l'entrée au hameau des malades et qui a été petit à petit comblé d'habitations.

Outre cette division, les secteurs d'habitation sont reconnus par des caractéristiques physiques, à l'instar du Barrio Arriba, plus anciennement peuplé, où l'on dénombre plusieurs zones reconnues et points de repère. Ainsi, La Manguita – littéralement « la petite pelouse » – désigne une partie du littoral où s'étaient probablement établies depuis longtemps des habitations à côté du noyau administratif du lazaret. Par ailleurs, des maisons ont été construites dans le secteur d'El Campo – littéralement, « le terrain » – tout autour du terrain de baseball derrière lequel s'étend la zone dénommée Puertecitos – littéralement, « les petits ports ». Ensuite, une rue parallèle a été créée derrière la rue principale, formant l'espace connu sous le nom de Calle Atrás, soit « la rue derrière », qui s'étale jusqu'au quartier du bas. Enfin, les habitations les plus récentes ont été construites dans le secteur de Las Lomas – littéralement, « les pentes », « les collines » – qui se trouve dans les piémonts de la colline de La Vigía. Enfin il y a le secteur situé au fond du village vers le Nord-ouest dans la zone connue sous le nom d'El Hoyo del Burro – littéralement, « le trou de l'âne » –, appelée ainsi car elle est située loin du centre du village. Dans le Barrio Abajo, loin de ces nombreux toponymes, les maisons se répartissent principalement sur une rue et seule une différence spatiale est exprimée entre trois axes : la rue principale, celle de derrière et celle du cimetière (carte 6).



CARTE 6 : ESPACE HABITE ET POINTS D'EAU A CAÑO DE LORO.

En somme, le village s'étend le long du littoral en suivant la rue principale, avec des noyaux plus denses d'habitation traversés de petites ruelles dans la partie Nord-est du village. Dans les années 1980, l'auteur d'une thèse d'architecture consacrée au développement touristique des villages de l'île note quant à leur morphologie :

« La rue est un élément physique principal le long duquel s'organise le village, il s'agit d'un élément social de grande importance. C'est un lieu de réunion et de convivialité, de vie commune dans la journée et, le soir, [c'est un lieu] de relation de la communauté [où se réalisent] leurs activités. C'est sur la rue que se trouvent les principaux services collectifs et les points de rencontre (...) »²³³.

Cette description qui retrace la convivialité de la rue et son importance sociale renvoie à cette « forme urbaine, limite entre le privé et le public » dont parle Michel Agier (2009, p. 72). A Caño de Loro, c'est sur la rue principale que sont placées l'église catholique et l'une des églises protestantes ainsi que le dispensaire, la maison d'accueil des personnes âgées, les principaux commerces, et l'enceinte où se déroulent les combats de coqs. A l'instar de ce

²³³ « La calle es el elemento físico principal a lo largo del cual se organiza el poblado, es un elemento social de gran importancia. Es el lugar de reunión y convivencia en el día y en la noche de relación de la comunidad y sus actividades y sobre el cual se localizan los principales servicios colectivos y puntos de encuentro » (ONZAGA ROA 1985, p. 37).

qu'ont pu noter d'autres auteurs dans des contextes différents, la rue a une fonction sociale parce qu'elle relie différents éléments du village (RAPOPORT 1972)²³⁴, – soit à Caño de Loro : la maison, les églises, le dispensaire, etc. La zone habitée de Caño de Loro s'est construite le long de cet espace, l'appropriation des terrains par les gens précédant les transactions de vente et de location. Johana (57 ans), qui a construit sa maison avec son mari en 1974 entre la rue principale et El Campo, nous explique :

« Tout ici était *monte*²³⁵, *coquera*²³⁶, du côté de La Loma aussi, il n'y avait rien, les gens ont commencé à nettoyer, à envahir²³⁷, oui par la construction (...) la maison qui est à côté, la verte, a été faite par un garçon, il était jeune, et il a fait une petite maison et il y habitait, puis il la louait et il a fini par la vendre à une femme qui l'a vendue ensuite. Le reste était *campo* (terrain [vague]) il n'y avait ni maisons ni rien, tout ça a été envahi (...) » (entretien 21, 19/08/2012).

De manière générale, un homme seul ou un couple se chargent de rendre habitable un terrain : l'adaptation du lieu commence par le défrichage d'une parcelle, ce que les gens appellent plus couramment le « nettoyage », et ensuite l'emplacement doit être aplati pour que la construction démarre. Ces procédés techniques, dont l'objectif est de préparer le terrain d'habitation, sont autant de pratiques qui visent à faire entrer un espace inculte, « sauvage », dans l'espace social. Ce passage fondateur, que l'on retrouve dans de nombreux contextes, constitue pour certains auteurs un acte central dans la création d'un territoire comme espace partagé (DETIENNE 2000). La plupart des gens avec qui nous sommes entretenus ont commencé par bâtir une pièce, un foyer et une cloison qui, derrière la maison, marque les limites de la parcelle. Lorsque quelqu'un occupait un terrain qui n'avait pas de propriétaire ou qui était abandonné et y construisait un logement, il pouvait l'habiter, mais aussi le vendre, le louer, le partager ou le léguer en héritage. Bien qu'il s'agissait pour chacun de veiller d'abord à la mise en place de son lieu de résidence, l'acte d'occuper était souvent le fait de plusieurs

²³⁴ L'auteur émet cette remarque à propos de la rue dans la région du Penjab en Inde (RAPOPORT 1972, p. 92).

²³⁵ Terre inculte et boisée. Le mot constitue une des classifications des espaces écologiques que les gens de Caño de Loro, mais aussi des îles et des côtes de la région, placent à côté de la plage ou de la mer. Le *monte* s'oppose aussi à la *roza* (terre labourée).

²³⁶ Plantation de noix de coco.

²³⁷ De manière générale, le terme « envahir » est péjoratif dans les récits sur le bâti au sein de l'espace urbain en Colombie. Si ce thème est de plus en plus repris par les habitants du village, Caño de Loro n'est pas officiellement classé en tant qu'*invasión*, comme c'est le cas des quartiers « informels » à Carthagène et plus généralement en Colombie. Ceci est probablement dû au fait que ce village se trouve dans une zone classée comme rurale, mais aussi qu'il s'agit d'une population anciennement établie. Néanmoins, les manières de s'approprier les terres du village relèvent d'une occupation « illégale » et le terme « envahir » est de plus en plus utilisé par les administrateurs pour dénoncer une pratique d'appropriation des terres qui n'est pas admise comme légitime. L'usage du terme révèle un enjeu important dans les conflits d'attribution des titres fonciers dans le cas particulier de Caño de Loro.

individus ou couples en même temps, ce qui donnait un caractère collectif au geste de fondation.

Si la plupart de ces gens se sont appropriés de petites parcelles pour bâtir leur lieu d'habitation, de grandes étendues de terrain situées notamment dans les limites de l'espace habité – dans l'ancien hameau des malades ou dans les piémonts – ont été accaparées par certaines personnes du village dans la perspective d'une future exploitation. A cet égard, le cas de "Melao"²³⁸ (63 ans) témoigne de l'une des manières par lesquelles une logique de spéculation foncière a été introduite dans le village.

Né à Maria la Baja, chef-lieu de la municipalité du même nom qui se trouve à une cinquantaine de kilomètres de Carthagène, "Melao" y a rencontré Carmela, une femme originaire de Caño de Loro qui était alors en couple avec un autre homme de cette localité. Après lui avoir fait la cour, "Melao" est parti vivre avec Carmela à Caño de Loro dans la famille de celle-ci, et le couple s'est rendu au Venezuela avec leurs enfants peu de temps après²³⁹. Pendant plusieurs années, "Melao" a fait des allers et retours entre Maracaibo et Caño de Loro et il en a profité pour acheter avec ses économies des parcelles dans le village à un très bas prix. Après 26 ans de vie à Maracaibo, il a décidé de rentrer définitivement à Caño de Loro dans les années 1980 : il a alors acheté une embarcation pour proposer des promenades aux touristes. Quelques années après, "Melao" a vendu ce bateau et a acheté plusieurs terrains tout en s'en appropriant d'autres. Nous rapportons ici un extrait de nos conversations avec "Melao" concernant les propriétés foncières à Caño de Loro :

« J'ai mis le fil de fer là il y a plus de trente ans, ceux-ci sont des poteaux que j'ai mis (...) Mais ici à Loro, la plupart de gens n'ont pas de terrains, tu sais pourquoi ? Parce qu'ils sont paresseux, ça vient de la paresse. Moi, toutes ces terres je les ai cultivées tu sais combien j'ai travaillé ? (...) [Mon fils] aurait plein de terres, il a eu les moyens, là où il habite, c'était "libre" et c'est moi qui ai clôturé le terrain pour lui, je lui ai dit "achète quelques rouleaux de fil de fer pour encercler tout ça", tout ce qui est derrière [sa parcelle] personne n'y habitait,

²³⁸ Il est courant à Caño de Loro, et plus généralement dans la région côtière de la Colombie, que les individus soient appelés par des surnoms. Ceux-ci renvoient à des caractéristiques physiques, à des comportements, à des activités professionnelles ou à des événements marquants du parcours individuel qui sont identifiés de manière collective. Si les prénoms sont connus dans la sphère familiale, il est courant que les voisins et les autres personnes du village ne connaissent ou ne se souviennent pas facilement du prénom d'une personne qui est largement identifié par son surnom. A ce titre nous évoquerons au long du texte le surnom des personnes qui sont couramment identifiées par leur surnom en mettant celui entre guillemets pour les différencier des prénoms.

²³⁹ La migration des populations de la région atlantique de la Colombie vers le Venezuela a été très courante jusqu'à la récente crise de l'économie vénézuélienne. En ce sens, le parcours de "Melao" est assez représentatif à l'échelle des populations de la région, mais reste particulier dans le cadre de Caño de Loro où peu d'habitants ont réalisé cette migration.

personne ! [Mais] il n'a que ce où il habite maintenant, je lui ai dit de prendre plus [de terres] car il avait la facilité d'acheter le fil de fer, mais il ne s'est pas laissé guider par moi, maintenant tout celui qui vient lui vendre un petit morceau, il l'achète, mais ça serait déjà à lui. Je lui ai dit, "vas-y mon fils, prends plus de terre, prends plus de terre" (...) Je suis arrivé ici avec l'idée des terres parce que j'en ai eu au Venezuela, là-bas il y avait beaucoup de *baldío*²⁴⁰, il y en avait beaucoup. J'avais des patrons proches de la présidence [vénézuélienne] à l'époque, je travaillais pour eux, j'ai clôturé [des terrains] pour eux là-bas, beaucoup de *baldío*, c'était mon travail, c'était des terres pour l'élevage » (entretien 29, 31/08/2012).

Le terrain que "Melao" a clôturé pour son fils est situé dans l'ancien hameau des malades : d'autres personnes s'y sont approprié des parcelles, surtout pour l'habitation, avec des dimensions plus importantes que celles qui se trouvent à Barrio Arriba. Si des touristes commençaient déjà à acheter des terrains à l'époque – dans les années 1980 –, "Melao" apporte l'idée de les clôturer avec du fil de fer afin d'en marquer la propriété à partir de ce qu'il avait vu faire chez les grands propriétaires terriens au Venezuela. Dans cette logique, l'appropriation de petites ou de grandes parcelles et l'accroissement démographique ont peu à peu réduit la disponibilité de terrains « libres ». Et ce d'autant plus que le foncier a acquis une nouvelle valeur économique avec les projets de construction de la base navale et de planification de l'île. Lors de notre travail de terrain, l'occupation d'espaces pour l'habitation était devenue donc rare et la plupart des nouvelles habitations se bâtissaient dans les piémonts du village ou dans les zones périphériques, dans des parcelles achetées à d'autres gens du village ou encore héritées.

En outre, les gens qui ne s'étaient pas appropriés de terrains ont construit pendant les deux dernières décennies des habitations en bord de mer. Les littoraux peu profonds offrent en effet la possibilité d'être comblés à l'aide de déchets, bois, sable, *zahorra*²⁴¹, ou carapaces de mollusques pour étendre la surface stable et sèche qui servira ensuite à la construction de maisons, un procédé connu sous le nom de *calzar*²⁴². Cela fait une dizaine d'années que Tania (26 ans), a déménagé avec ses parents, son frère et sa sœur cadette dans le secteur de Puertecitos, situé en bord de mer. En ce qui concerne la construction de la maison, elle nous explique :

²⁴⁰ Terrain sans labour, terrains vagues, ou sans propriétaire déclaré.

²⁴¹ Matériel composé de différents éléments triturés – pierres, coraux, carapaces d'escargot et parfois de déchets. Déposé dans les bords des mers lorsque le fond est bas, il est largement utilisé dans les régions côtières pour créer des surfaces stables qui servent ensuite comme lieux d'habitation.

²⁴² Littéralement : « boucher », « caler », « mettre une chaussure ». Dans la région Caraïbe de la Colombie, ce verbe est utilisé pour indiquer l'action de combler les littoraux peu profonds – à l'aide de déchets, bois, sable, ou carapaces de mollusques – qui serviront ensuite à étendre la surface habitable.

« Moi je suis née dans la maison de mon grand-père [maternel] Epifanio, et je suis arrivée ici avec mes parents quand j'avais 12 ans, quelque chose comme ça, il n'y avait rien ici c'étaient des mangroves, plein de mangroves (...) [mes parents] n'ont pas acheté ici, ils ont bouché petit à petit, tout le monde prenait [des bords de mer pour étendre le terrain], ils ont bouché jusqu'à ce qu'ils ont construit là (...) Si je me marie ? Eh bien, j'ai un terrain, à côté de chez moi, tu te souviens que je te l'ai montré ? Bien, ce terrain est à moi, mes parents me l'ont donné, avec la minute²⁴³ et tout, il a été enregistré il est à moi » (entretien 36, 20/10/2012).

A l'appropriation de terrains vagues ou inutilisés et à l'héritage, il faut ainsi ajouter cette « occupation de la mer » qui permet de créer de nouveaux terrains qui rentreront ensuite dans les circuits de vente ou dans la succession des héritages. Ces différentes formes d'appropriation foncière rejoignent l'hypothèse formulée par Norman Whitten sur l'importance des mécanismes interpersonnels dans la régulation et l'accès aux ressources au sein des populations afro-latines en Equateur et en Colombie (WHITTEN, 1992). En effet, à Caño de Loro l'accès aux parcelles d'habitation a lieu la plupart du temps sans l'intermédiaire d'instances de médiation ou d'institutions, formelles ou informelles. Nous avons pu observer lors de notre enquête que la plupart des gens accédaient au logement en achetant de petites parcelles à ceux qui s'étaient appropriés des terrains par le passé ou en avaient créés sur la mer. Pour s'assurer d'une résidence indépendante, les jeunes couples avaient également la possibilité de construire au sein des *patio*²⁴⁴, de maisons déjà existantes ou, encore, d'hériter une maison ou un terrain de la part d'un parent.

4.2.2. L'héritage des maisons et des parcelles

Au cours de notre recherche, nous avons pu identifier deux types d'héritage foncier susceptibles de servir à l'établissement de la résidence d'un nouveau groupe domestique, à commencer par le legs de la maison parentale. Il convient aussi de signaler que les parents, tantes et oncles, lorsqu'ils possèdent d'autres terrains qu'ils n'exploitent ou n'habitent plus, peuvent les donner en héritage à leurs enfants, neveux ou nièces. En ce qui concerne l'héritage de la maison des parents, les frères et sœurs en règle générale, se mettent d'accord pour attribuer la maison à l'un des frères, neveux ou nièces. Joana nous explique à ce propos :

« Ça [la maison des parents] revient à celui qui n'a pas d'enfants, à celui qui n'a [rien]. Celui qui n'a rien, les enfants et les petits enfants [du couple de parents] le lui cèdent, par

²⁴³ Selon le Diccionario de la Real Academia de la Lengua Española, *minuta* est un extrait ou un brouillon d'un contrat où sont consignées les consignes essentielles d'un échange. Celles-ci seront recopiées ou prolongées plus tard. En France « minute » est la version originale d'un contrat qui est gardée par le notaire. Nous garderons le terme en français sachant que, dans le cas des transactions sur les terres à Caño de Loro, il s'agit d'un document établi auprès du *corregidor* suite à une déclaration orale.

²⁴⁴ Cour intérieure placée à l'arrière de la maison.

exemple le frère de Petronita, comme il n'avait pas [de maison], elle et ses frères lui ont cédé la maison de leurs parents, celle de mes grands-parents est revenue à un de mes oncles qui n'avait pas de maison (...) ici on a l'habitude que la maison des vieux revient à celui qui n'en a pas, celui qui n'a pas eu les moyens de construire, on le lui donne » (entretien 21, 19/08/2012).

Si l'on donne la maison des grands-parents au descendant le plus démunie, la question de l'héritage n'a pas posé de problèmes majeurs pendant longtemps tant qu'il était possible d'occuper des terrains sans propriétaire. Outre ces héritages, il convient de mentionner la transmission de parcelles ou de maisons qui ne sont pas le lieu d'habitation principal des parents. L'histoire de Mirella (32 ans), de son frère et de ses sœurs nous permet de présenter l'éventail des diverses manières d'accéder au logement. Elle nous raconte à ce propos :

« Je suis sortie (*me sali*)²⁴⁵ avec Rafael à l'âge de 17 ans quand je suis tombée enceinte de Wendy, et au début nous vivions avec la grand-tante de Rafael. Lui il avait grandi chez sa grand-mère paternelle, mais quand il était jeune tous sont morts l'un derrière l'autre, son père, sa belle-mère, puis sa grand-mère, alors il est allé vivre avec sa grand-tante, à côté de la maison de la grand-mère. Quand Wendy a eu un an, nous avons déménagé à la maison de la grand-mère de Rafael. Elle avait été louée pendant longtemps, mais comme il [Rafael] avait hérité et que nous étions déjà ensemble, la grand-tante a demandé aux locataires de quitter la maison pour que nous puissions y vivre (...) Mon père a des terres, mais il a donné le terrain de l'ancienne maison à ma sœur, elle habite avec mes parents et a une fille, mais le père de la fille n'est pas avec elle, elle est toute seule, c'est pour ça que mon père lui a donné le terrain. L'autre partie du terrain, là-haut, il l'a donnée à mon frère qui vit avec Eli et ses trois enfants qu'elle a amenés de San Jacinto. Mes autres deux sœurs vivent avec leurs maris dans des maisons indépendantes, "Mimi" a occupé avec son mari un terrain dans la partie du lazaret et Marle vit dans la maison de son mari » (entretien 20, 19/08/2012).

Les deux premières sœurs de Mirella, Mimi et Marle, ainsi que leur belle-sœur et Mirella elle-même, vivent dans des maisons séparées de celle des parents : leur habitation a été acquise par leurs maris ou par le biais de la famille de ces derniers. Pour autant, la situation est très différente pour la sœur de Mirella qui a eu une fille mais n'est pas en couple et habite avec ses parents. Etant la plus « démunie » – sans travail et sans mari –, elle a hérité du terrain de l'ancienne maison des parents. Le père a aussi donné un terrain au fils qui ne travaille pas et vit désormais avec une femme qui a déjà trois enfants. Dans le cas de la famille de Mirella, l'héritage est transmis par le père de manière indéterminée aux fils ou aux filles.

Enfin, le cas de l'héritage de Rafael, mari de Mirella, se révèle aussi instructif : nous avons identifié dans d'autres récits de trajectoires domestiques que les mères, les grand-mères

²⁴⁵ Sortir, quitter. Utilisé par une femme dans sa forme réflexive (*salirse*), ce verbe indique le moment où une femme cesse d'habiter chez ses parents pour aller vivre avec un conjoint. Généralement une fille « sort » de chez elle lorsqu'elle est enceinte. Pour expliquer le même événement, un homme utilisera le verbe *sacar* qui veut dire « sortir », « tirer », « prendre ». Il dira qu'il a « sorti » la fille de chez elle.

ou les grand-tantes peuvent apparaître comme les fondatrices de l'espace d'habitation, voire le pivot de l'héritage des maisons. Avec le temps, la propriété de la maison est souvent identifiée à la mère ou à la grand-mère de celui qui a hérité, en effaçant le rôle du mari dans la construction ou dans l'héritage. Cette caractéristique peut être liée à la définition de la famille matrifocale²⁴⁶, longtemps identifiée comme l'un des traits distinctifs des populations "noires" des Amériques. Il importe de rappeler que ce modèle a été défini par plusieurs caractéristiques distinctives : la place relativement effacée des partenaires masculins – le rôle de père-mari serait soit totalement absent, soit partiellement exercé –, la force du lien mère-enfants, la coresidence de plusieurs générations en ligne maternelle, l'instabilité des unions conjugales et la pluri-paternité. Ce sont autant d'éléments qui contribueraient à ce que les pouvoirs, l'autorité, les décisions et l'affectif se concentrent dans le rôle de la *mater* (SOLIEN 1960 ; VALLEE 1965 ; Smith in CHARBIT et al. 1985).

Cependant, la notion de matrifocalité a été largement critiquée dans d'autres contextes : certains auteurs ont montré dans le cas des Antilles françaises (CHIVALLON 1998) et des Îles Vierges américaines (FOG OLWIG 1981) que les hommes détiennent une responsabilité réelle au sein du groupe domestique et dans les questions de l'héritage, à l'instar de ce que nous avons noté à Caño de Loro. Dans cette perspective, les frères, les oncles, les fils mais aussi les maris, apporteraient souvent un soutien effectif aux femmes dans l'économie domestique et l'éducation des enfants²⁴⁷.

Or, si le rôle prééminent des femmes et la place « marginale » des hommes doivent être relativisés dans la l'analyse de différentes dynamiques que nous avons observé à Caño de Loro, il est nécessaire de souligner l'importance certaine accordée aux mères et aux grand-mères, lorsque celle-ci est comparée à celle des mères et grand-mères de Tuti. La différence est surtout saillante dans les domaines suivants : l'économie de la famille étendue, l'éducation

²⁴⁶ La première définition de famille matrifocale apparaît en 1956 dans l'ouvrage *The Negro Family in British Guyana* de Raymond T. Smith. Cependant, le débat sur la composition et le fonctionnement des familles d'origine africaine en Amérique avait débuté auparavant entre F. Frazier (1939) et M. Herskovitz (1941) : le premier imputait la formation de la famille matrifocale à l'économie d'esclavage, alors que le second décrivait une survivance des structures africaines de parenté (CHARBIT et al. 1985). Le concept de famille matrifocale a été par la suite largement discuté et retravaillé.

²⁴⁷ D'autres critiques ont été énoncées quant à l'instabilité des unions qui caractériserait la famille matrifocale, et certains auteurs affirment que la stabilité des unions est loin d'être marginale (CHIVALLON 1998). Par ailleurs, d'autres recherches ont montré que la définition des structures matrifocales s'était construite en creux par rapport à la famille nucléaire de type conjugal définie par une union socialement reconnue (FOG OLWIG 1981). Selon Karen Fog Olwig, cette vision découle du sentiment mêlant réprobation et fascination qu'ont éprouvé pendant l'époque coloniale les prêtres, les propriétaires des plantations et les officiers du gouvernement à l'égard de la position des femmes dans le groupe domestique. Cette conception aurait par la suite été largement entérinée par le discours académique (FOG OLWIG 1981).

des enfants et petits-enfants, la genèse de l'espace d'habitation, l'appropriation foncière, la transmission de l'héritage et la fondation des maisons. Or, si la focalisation sur la *mater* peut changer dans le temps au sein d'un même groupe domestique et selon les situations (HOBSON 2007), le rôle des femmes est décisif dans l'économie de l'eau : ce sont elles qui en assurent l'approvisionnement et qui en régulent les usages²⁴⁸. Bien que cette caractéristique soit commune à de nombreux contextes, nous verrons que le paiement de l'eau à Tuti et la plupart des démarches techniques pour en assurer l'accès sont du ressort des hommes, à la différence de ce que nous avons pu noter à Caño de Loro.

4.2.3. Le partage de l'eau et les groupes domestiques

Jusqu'ici, nous avons identifié différentes manières de créer un nouveau lieu d'habitation – occupation de terrains, achat de parcelles, héritage – qui semblent indiquer l'ancrage spatial des groupes domestiques. Pourtant, les formes d'accès à l'eau et les usages de celle-ci témoignent des limites de l'idée d'« unité domestique », entendue ici au sens d'un groupe de personnes gérant de manière collective et autonome les activités de production et de consommation, correspondant de surcroît à une unité d'habitation.

Une observation fine des formes d'accès à l'eau permet d'abord de montrer que les responsabilités envers cette ressource changent dans le temps ou encore selon les saisons. Chez Joana, pendant la saison des pluies, les dix-sept personnes habitant la maison partagent l'eau – pour la boisson, la cuisine et les douches – qui est collectée dans un baril de 240 litres installé sous les auvents ainsi que dans un ancien frigo cassé. La mise en place de ces récipients, lors des pluies, est gérée par les membres de la maison, principalement par les femmes. Pendant la saison sèche au contraire, c'est Joana aidée par son mari et par son fils²⁴⁹ qui subvient aux besoins en eau pour la boisson, les douches et la cuisine de tous les gens qui habitent la maison.

Il est courant, en outre, qu'un couple construise sa demeure au sein du *patio*²⁵⁰ de la maison appartenant aux parents de l'un des conjoints, ce qui s'accompagne souvent d'un

²⁴⁸ Pour un débat plus étayé et récent sur la question du genre autour de la gestion de l'eau, il convient de se référer aux travaux de Veronica Strang pour l'eau domestique (2004), et aux travaux de Margreet Zwarteven (1997; 2010) et de William Adams, Elizabeth Watson et Samuel Mutiso (1997) pour l'eau d'irrigation.

²⁴⁹ Joana tient un petit commerce de fritures de bananes plantains avec du fromage et parfois de la viande dans la rue devant sa maison. Son mari pratique parfois la pêche et son fils qui a reçu un salaire fixe de la municipalité en tant qu'inspecteur pendant trois ans organise des fêtes.

²⁵⁰ Cour intérieure, située à l'arrière de la maison.

partage de l'eau, des toilettes et de la cuisine entre tous les occupants des logements ainsi différenciés. De plus, le même couple peut gagner une certaine indépendance à l'égard des parents en construisant sa propre cuisine, bien que cette autonomie soit parfois temporaire ou intermittente en fonction des revenus des deux conjoints. La gestion séparée des économies domestiques au sein d'un même espace d'habitation peut aussi être observée lorsque des femmes ayant constitué des alliances de courte durée reviennent vivre avec leurs enfants dans la maison de leurs parents. Dans ce cas, ces mères subviennent souvent aux besoins de leurs enfants et gèrent certaines questions économiques indépendamment de leurs parents tout en habitant sous le même toit. En bref, nombreux sont les cas où des personnes qui habitent une même enceinte peuvent gérer séparément l'économie domestique : alimentation, habits, dépenses médicales, mais aussi obtention de l'eau.

Or, le partage de l'eau peut aussi révéler des relations économiques fortes entre les habitants de maisons indépendantes. Bien qu'elle habite dans une nouvelle maison loin de son père et sa mère, Mirella utilise par exemple l'eau que son père amène du continent pour la vendre au village : elle lui achète parfois, mais souvent elle ne le paie pas. En outre, Mirella ne possède pas ses propres bidons et utilise ceux de sa mère pour transporter l'eau vers sa maison et la déplacer à l'intérieur de celle-ci de celle-ci. Ce faisant, elle prolonge chez elle, par le biais de l'eau, sa forte relation avec la maison de ses parents dont elle n'est pas encore reconnue comme économiquement autonome, même si elle réside dans un logement indépendant. Dans ces différents cas, nous pouvons observer que l'unité d'habitation ne correspond pas entièrement à un groupe qui gère de manière indépendante et solidaire les activités de production et de consommation. Certains chercheurs ont pu noter des traits similaires dans d'autres populations de la région, en l'occurrence la mobilité des individus, l'articulation de différentes unités économiques au sein d'une même enceinte d'habitation ou encore les liens économiques entre des habitants de maisons différentes mais unis par des liens de parenté notamment matrifocale (ALDANA et al. 1994).

A partir de ces observations, et en suivant Jane Guyer²⁵¹, l'hypothèse du ménage (*household*) comme unité qui contrôle les ressources et décide conjointement de leur allocation paraît peu convenable. Selon les propos de l'auteure :

²⁵¹ Si Jane Guyer (1981) se réfère de manière générale à l'Afrique, il nous semble que l'observation de la circulation entre ménages à Caño de Loro vient corroborer l'argument critique formulé par l'auteure à l'égard de la notion de groupe domestique en tant qu'unité de production et de consommation.

« (...) ce modèle est imprécis pour l'Afrique comme il est souvent affirmé ou implicitement remarqué par les défenseurs [de la notion de *household*]. Presque chaque enquête énonce quelque part dans l'avant-propos, dans les notes en bas de page ou dans les annexes, la difficulté de définir l'appartenance au groupe domestique ou le maintien de registres continus sur des gens qui présentent un haut taux de mobilité »²⁵².

Dès lors, si le partage de l'eau n'est pas suffisant à lui seul pour rendre compte de la totalité des dynamiques des groupes domestiques, l'observation de celui-ci apporte quelques nuances sur la superposition entre espace d'habitation, groupe domestique et gestion conjointe de l'économie. Ce constat nous invite donc à interroger la notion d'unité domestique : dans certains cas, des individus habitant dans la même maison ne gèrent ensemble ni l'eau, ni d'autres questions économiques ; alors que des personnes résidant dans des lieux indépendants et parfois même distants peuvent conserver des liens économiques importants. Dans cette logique, l'observation de la circulation et du partage de l'eau paraît utile pour comprendre aussi bien les relations inter-domestiques – qui brouillent les limites de l'économie domestique et de l'espace privé – que les dynamiques internes des groupes qui partagent un même lieu d'habitation.

Etudier l'usage de l'eau du puits Pozo Grande nous permet en outre d'aborder la fluidité des groupes domestiques. Saumâtre et stagnante, cette eau est rarement utilisée et son usage reste mal vu : or, lors d'une promenade nous y rencontrons Chichi en train de prendre un bain. Yusnaida, l'une des filles du village, interpelle Chichi et lui demande pourquoi il est en train de se baigner là. En guise de justification, il nous dit qu'il vient de se séparer de sa femme et qu'il est allé vivre chez son frère : sa rupture récente, et probablement le fait qu'il ne soit pas encore totalement inséré dans l'économie hydrique du ménage de son frère, expliquent son utilisation de l'eau du puits pour ses besoins personnels. Ainsi, l'usage de cette eau peut constituer un indicateur de ruptures et de changement de certains liens familiaux et sociaux à un moment précis.

En ce sens, l'observation des modes d'accès à l'eau et de ses usages peut s'avérer utile, non seulement pour définir ce que sont les groupes domestiques à un moment donné, mais pour aborder leurs dynamiques, leurs ruptures ou encore leur articulation avec d'autres groupes domestiques.

²⁵² « (...) *this model is inaccurate for Africa, as is often directly commented on, or implicitly alluded to by its advocates. Almost every survey contains somewhere in the foreword, footnotes, or appendices, the problem of defining household membership and maintaining continuous records on people with such high mobility rates* » (GUYER 1981, p. 98).

4.3. Les usages et les stratégies domestiques d'accès à l'eau

A l'instar d'autres villages de cette région côtière et insulaire tout comme dans les quartiers d'auto-construction de Carthagène, on retrouve souvent à Caño de Loro un porche à l'entrée de la maison, un espace de vie – chambre(s), salon – et, à l'arrière de la maison, le *patio*²⁵³ qui constitue le lieu le plus intime où sont situées, loin des lieux de vie, les toilettes et la cuisine et où il y a souvent des cultures pour la consommation domestique. Le *patio* est entouré par une clôture, souvent en bois, qui délimite la parcelle d'habitation. Dans les maisons plus récentes, les toilettes et la cuisine sont toutefois intégrées à l'espace d'habitation, bien que souvent placées à l'arrière de la maison. A l'entrée, le porche ne fait pas partie de la rue, mais n'est pas non plus intégré au logement : il s'agit plutôt d'une construction en saillie qui, placée devant la façade, abrite la porte d'entrée et prend souvent la forme d'un hall – clôturé ou non – couvert par un auvent (photo 8). Ce porche est un lieu de réception et sert d'abri lorsque quelqu'un passe pour un échange court – le paiement d'une facture, un achat – mais aussi en soirée ou pendant les moments de repos lorsque les gens se rendent visite les uns aux autres : ils sortent alors des chaises et y passent de longues heures à discuter. C'est aussi dans ces porches qu'ont lieu la plupart des échanges d'eau : on y dépose des récipients vides pour qu'ils soient remplis, on y place les bidons afin de collecter l'eau des pluies. Les porches de Caño de Loro rappellent les caractéristiques de certains espaces identifiés dans d'autres villes du monde – à Mexico, São Paulo, Lima ou Tokyo – où, selon certains auteurs : « la limite entre le public et le privé n'est pas claire et l'espace de la rue semble simplement prolonger l'espace domestique qui se trouve de plain-pied » (Gallian in AGIER 2009, p. 72). La présence de l'eau dans cette zone mitoyenne vient confirmer son rôle capital dans l'articulation des espaces publics et privés, comme nous le verrons par la suite.

Dans la plupart des maisons de Caño de Loro, le porche et la porte principale sont placés vers la rue qui constitue l'espace de partage. Ainsi, les portes sont généralement face à face le long de la rue dans les occupations les plus anciennes mais, la façade d'une habitation peut donner sur le *patio* d'une autre, comme c'est le cas des maisons de la Calle Atrás. Les habitations situées en bord de mer ont le *patio* sur le littoral en laissant la partie la plus intime de la maison vers la mer, l'espace commun étant celui des rues où sont placées les portes d'entrée.

²⁵³ Cour intérieure, située à l'arrière de la maison.



PHOTO 8. FAÇADES DES MAISONS A CAÑO DE LORO : les porches peuvent être clôturés (les deux maisons au premier plan de la photo) ou être ouverts et sans auvents (troisième maison dans la photo) ; enfin, d'autres habitations ont des clôtures basses comme celles dans l'arrière-plan de la photo. Très peu de maisons ont une porte qui donne directement sur la rue. Août 2012. L. Arango.

4.3.1. L'eau des pluies et la délimitation de l'espace d'habitation

D'une manière générale, l'eau des pluies constitue une des principales sources d'approvisionnement hydrique des habitants de Caño de Loro et la seule qui est gérée, du captage à l'usage, par les consommateurs eux-mêmes. Ainsi, sa collecte, son transport et son utilisation permettent tout particulièrement de rendre compte du pouvoir d'action et de décision que peuvent déployer les individus à l'égard des ressources dans l'espace domestique, ainsi que des modes d'organisation de ce pouvoir. Lors de notre travail de terrain, nous avons recensé une dizaine de réservoirs faits de briques et de ciment, de capacité variable allant de 40 à 80 tonnes d'eau, appelés *alberca*²⁵⁴. Ces réservoirs appartiennent à des particuliers dans le village et ont été construits dans les vingt dernières années : il s'agit donc d'une manière récente de stocker l'eau des pluies qui reste peu répandue à Caño de Loro. Les *alberca* sont souvent édifiées par les propriétaires de la maison eux-mêmes, et deviennent des

²⁵⁴ Mot originaire de l'arabe hispanique *albírka* et de l'arabe classique, *birkah* (Real Academia Espanola 2001). Il s'agit d'une construction hydraulique pour stocker l'eau de pluie. Il peut être à même le sol ou souterrain. A Caño de Loro et dans la région côtière et insulaire du caraïbe colombien le mot désigne des citernes domestiques.

points centraux de la vie domestique car les gens s'y rendent à longueur de journée pour faire le linge, prendre de l'eau pour cuisiner, ou se doucher (photo 9).



PHOTO 9. L'*ALBERCA DE GRACIELA* : les *alberca* sont généralement placées dans le *patio*, à l'arrière de la maison. Novembre 2012, L. Arango.

Pour autant, la plupart des gens du village captent les eaux pluviales par des dispositifs mobiles qui sont assemblés au moment des pluies en cas de besoin. Ces installations sont à la fois temporaires – elles ne tiennent en place que lors d'une grosse pluie ou le temps de la saison – et relèvent des compétences de bricolage propres aux quartiers d'auto-construction. En règle générale, le dispositif domestique mis en place pour collecter l'eau pluviale comporte un chéneau qui est placé sous les auvents pour recevoir et acheminer l'eau qui coule sur les toits vers des récipients qui la reçoivent et la stockent (série de photos 1). Le chéneau peut être fixe et parallèle aux auvents, ce qui est cependant rare : il s'agit plutôt de canaux amovibles ou d'autres objets servant à convoyer l'eau – des bouts de tuiles, des morceaux de chéneaux attachés les uns aux autres. Parfois, les gens mettent les récipients sous les auvents afin de capter directement l'eau du toit sans l'intermédiaire du chéneau.

La taille, la forme et la provenance des récipients où l'eau est captée varient fortement d'une maison à une autre, mais aussi au sein de la même maison, d'une saison à l'autre, d'un jour à l'autre. Tout objet pouvant stocker l'eau est susceptible d'être utilisé à cet effet lors de la saison des pluies : il peut s'agir de jerricans, d'un frigo cassé et inutilisable, d'un seau, de

bassines pour laver les vêtements, de certaines parties des yachts que les hommes du village pilotent – principalement les réservoirs et les coffres faits en métal ou en fibre de verre. Dans certains cas, les gens utilisent même les petites embarcations pour stocker l'eau, lorsqu'elles ne sont pas utilisées pour la pêche (série de photos 2). L'utilisation de ces objets divers découle d'un sens pratique et immédiat et leur usage temporaire relève de la débrouille quotidienne.

Le déplacement de récipients, la mise en place des chéneaux, le transvasement d'eau d'un récipient à un autre sont autant d'actes qui évoquent ce que Michel de Certeau appelle « les gestes élémentaires des "arts de faire", dont le territoire principal est l'espace domestique » (DE CERTEAU et GIARD 1994, p. 205). Or, l'espace domestique n'est pas seulement le théâtre de ces mouvements, il est aussi créée et recrée par ces derniers : les trajectoires répétitives des personnes qui manipulent ces « objets hydriques » contribuent à l'aménagement du lieu de vie tout en mettant en relation les individus qui le traversent. A titre d'exemple, les femmes demandent souvent au début de la saison des pluies à leurs fils ou à leurs maris d'accrocher des chéneaux dans les auvents ou de réparer ceux qui y sont déjà installés. Par ailleurs, les hommes sont aussi chargés de réparer les *alberca*, tandis que la responsabilité de les nettoyer peut concerner aussi bien les hommes que les femmes. Dans les maisons où il n'y a pas de chéneaux fixes, les femmes pensent en outre à mettre en place les récipients et les chéneaux mobiles lorsque survient la pluie pour collecter l'eau qui servira à tous les membres de la maison.

Dans ses déplacements et circulations, l'eau des pluies demeure extrêmement localisée et ancrée spatialement dans l'univers domestique où elle est collectée et consommée. Dès lors, elle est opposée à l'eau apportée du continent, qui lie les habitants de Caño de Loro avec la ville. L'usage de l'eau des pluies apparaît aussi très localisé à Caño de Loro, à l'inverse de l'eau de consommation domestique à Tuti qui, comme nous le verrons par la suite, met en relation, par le biais du réseau urbain, les habitants avec des ensembles sociotechniques plus vastes. Il convient cependant de noter que la localisation de l'eau dans l'espace domestique, le bricolage des dispositifs et les déplacements qui les accompagnent sont fortement liés à la saison des pluies alors que d'autres relations se créent autour de la ressource hydrique pendant la saison sèche.



SERIE DE PHOTOS 1 : TRANSFORMATION DES AUVENTS PENDANT LA SAISON DES PLUIES A CAÑO DE LORO. 2010-2012. L. Arango.



SERIE DE PHOTOS 2 : COLLECTE D'EAUX PLUVIALES A CAÑO DE LORO. 2010-2012. L. Arango.

4.3.2. La saisonnalité et la circulation de l'eau

Du fait de l'usage des eaux pluviales, la saisonnalité constitue un facteur marquant profondément les dynamiques d'accès à l'eau des groupes domestiques : lors de la saison des pluies, les récipients très variés se multiplient et circulent continuellement à l'intérieur de la maison et les auvents se transforment par le rajout et l'enlèvement constant de gouttières, tuyaux et tuiles inversés. A l'inverse, la circulation et les transactions d'eau se déplace vers l'extérieur des maisons pendant la saison sèche : le cas de Clara illustre bien la manière dont la circulation de l'eau influence les agencements socio-spatiaux de la vie domestique mais aussi à la fluctuation de ceux-ci au rythme des saisons de pluie.

Clara (62 ans) a commencé à vivre avec Miguel, surnommé "El Kiri" (62 ans), quand elle avait 19 ans. Vers 1984, le couple a quitté la maison en bois et en bouse de vache qu'"El Kiri" avait construite dans un terrain vide qu'il avait occupé. Miguel et Clara ont alors acheté la maison de Monsieur "Todorito", sur la rue principale et, après l'avoir démolie, ils ont bâti une maison en ciment et briques. Lors de notre travail de terrain ils habitaient dans cette maison avec Maira (35 ans), l'une de leurs quatre filles, Greisy (6 ans), la fille de celle-ci et Yusnaida (21 ans), leur première petite-fille qu'ils ont élevée. La maison est composée d'un salon et de trois chambres qui communiquent entre elles par des portes ; la cuisine, la douche et les toilettes sont des pièces séparées de l'espace de vie, construites dans le *patio* dans lequel on peut trouver quatre plants de banane plantain (*musa paradisiaca*), un cocotier, quelques plants de manioc et un *palo de anón* (*anona squamosa*).

Pendant la saison des pluies, l'eau est collectée principalement par les auvents latéraux de la maison, placés à l'intérieur de la cloison qui délimite l'espace domestique, elle est stockée dans des *tanque*²⁵⁵ et dans un canot en fibre de verre que Miguel n'utilise pas. Au contraire, pendant la période sèche, Maira ou Clara achètent l'eau dans des bidons que les porteurs d'eau du village apportent depuis le continent. Or, l'usage de l'eau est cantonné à la partie arrière de la maison, où se trouvent les toilettes, les douches et la cuisine et où le linge est lavé. Ainsi, si l'eau circule toute l'année dans l'espace d'habitation, elle devient l'objet d'une manipulation accrue au sein de cet espace lorsqu'elle est abondante durant la saison des pluies, ce qui entraîne des changements dans la structure de la maison. En revanche, elle est beaucoup moins maniée pendant la saison sèche et met davantage en relation les groupes domestiques entre eux (figure 2).

²⁵⁵ Réservoir. Nom générique pour des récipients ou bidons en plastique de 240 litres.

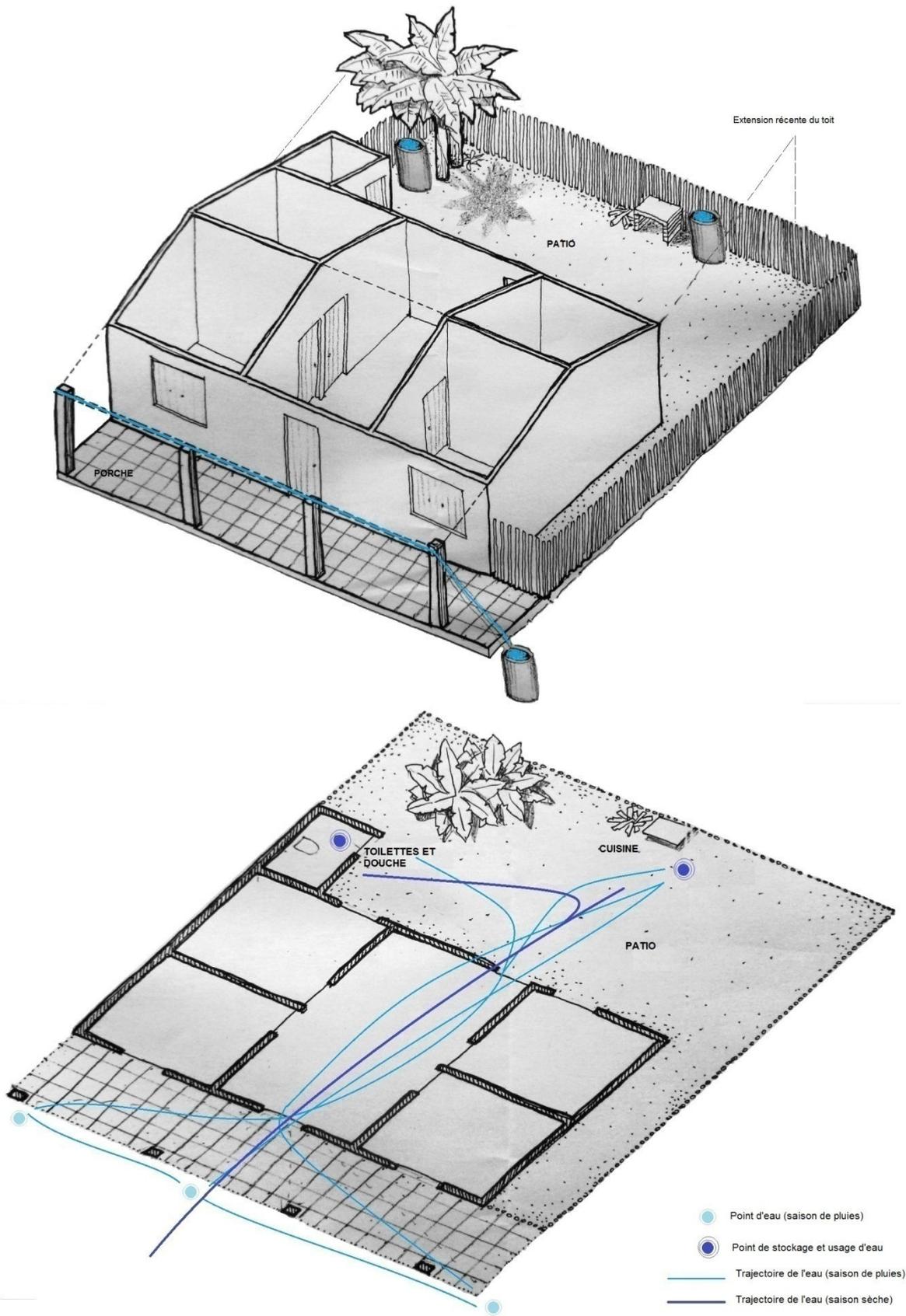


FIGURE 2 : CIRCULATION DE L'EAU PENDANT LA SAISON SECHE ET PENDANT LA SAISON DES PLUIES. Réalisation Mauricio Arango et Luisa Arango, 2015.

Durant la saison des pluies, la captation, les usages et la circulation de l'eau ont donc lieu exclusivement dans l'espace domestique. A ce titre, les récipients se multiplient et défilent sans cesse à la maison : Clara et Maira déplacent l'eau dans des *carambuco*²⁵⁶ vers des contenants plus grands proches des toilettes – pour tirer la chasse d'eau et se laver – et dans la cuisine. A cette intensification de la circulation d'eau pendant la saison des pluies vient s'ajouter la multiplication de ses usages : les femmes font plus souvent la lessive et le ménage, elles arrosent les plantes et minimisent fortement l'usage d'eau en provenance du continent. Une partie de l'eau des pluies est alors bouillie et gardée dans un *tanque* fermé situé dans la cuisine et dédié à la boisson, ou versée dans des sacs en plastique d'un litre, puis mise au congélateur pour faire des *cubeta*²⁵⁷ qui seront ensuite vendues.

Pendant la saison sèche, l'eau est au contraire méticuleusement utilisée et seuls les bidons de 20 litres, dans lesquels l'eau est commercialisée, circulent quotidiennement : les autres récipients restent stockés, immobiles dans l'arrière de la maison jusqu'à la prochaine saison de pluies (photo 10). En outre, l'eau amenée du continent durant cette période passe de la rue vers le *patio* en traversant la maison et en liant les gens qui y habitent avec l'extérieur et avec les voisins. Il est important de rappeler à ce stade le circuit de passage de l'eau depuis le réseau urbain jusqu'aux maisons de Caño de Loro, comportant plusieurs intermédiaires et étapes : le captage d'eau à la source dans le Canal del Dique, le traitement dans une station située à Carthagène (voir carte 2, page 57), l'acheminement jusqu'aux points de vente en bordure de mer, le transfert de la ville au village par les porteurs d'eau, le transport par un membre de la famille ou quelqu'un qui possède une brouette jusqu'au seuil de la maison, et enfin le déplacement des récipients jusqu'au *patio* par les femmes. Cette trajectoire de l'eau témoigne à notre sens de ce passage progressif du public – ou de l'anonyme – vers le privé – ou le familial – décrit par Pierre Mayol (1994) et qui fait le lien entre l'espace domestique et les espaces plus larges du village et de la ville.

²⁵⁶ Récipient. Nom générique pour les cuves en plastique d'une capacité de 20 litres.

²⁵⁷ Littéralement « bac à glaçons ». Eau congelée dans un sac en plastique destinée à la vente et dont le volume peut varier. Ce mot et cette pratique sont communs aux villages insulaires et côtiers de tout le caraïbe colombien. Bien que le réseau électrique fonctionne à Caño de Loro, tout le monde ne possède pas un congélateur et la vente de *cubeta* reste donc pratiquée.



PHOTO 10 : RANGEMENT DES RECIPIENTS PENDANT LA SAISON SECHE A CAÑO DE LORO. Janvier 2011. L. Arango.

Selon Maria Kaika, l'exclusion des processus naturels est une condition fondamentale dans la création spatiale de la maison moderne : l'auteure étaye son propos à travers le processus d'« invisibilisation » de l'eau, des tuyaux et autres dispositifs nécessaires à son transport et traitement dans l'espace domestique urbain (KAIKA 2004). Plus encore, elle affirme que cette exclusion, opérée en grande partie avec le développement du réseau d'adduction d'eau, rend apolitiques les espaces domestiques et les individus qui y habitent : ceux-ci, aliénés à un confort familial, seraient en effet convaincus de l'existence d'un espace domestique totalement déconnecté des processus sociaux et naturels plus vastes. Nous explorerons surtout cet argument à partir du cas de Tuti caractérisé par son réseau urbain d'adduction d'eau (§ 5.3), mais il nous semble que cet apport offre des éléments utiles pour analyser les différentes pratiques d'accès à l'eau observées à Caño de Loro. D'une part, la mise en place de chéneaux et de récipients autour de la maison laisse apparaître les frontières poreuses mettant en relation l'univers domestique et l'espace public ; d'autre part, la visibilité des modes de captation et de transport de l'eau font que les habitants du village se trouvent

directement confrontés à la matérialité de la ressource et aux processus naturels qui l'affectent, avec sa fluctuation saisonnière et sa rareté.

La visibilité de l'eau dans l'espace domestique et la relation directe avec la « naturalité » de celle-ci offrent un plus large pouvoir d'action et de décision aux individus sur la ressource par comparaison avec ceux qui reçoivent directement au robinet une eau traitée. Dans le même temps, la confrontation directe avec la nature de l'eau donne aux individus la possibilité de saper la croyance dans un espace domestique entièrement indépendant des processus socio-naturels qui les dépassent.

4.3.3. Le « cycle de vie » des eaux

Bien que les différents points d'approvisionnement en eau du village – citernes domestiques, points mobiles de stockage, points d'arrivage d'eau du continent – ne soient pas physiquement reliés entre eux, l'évolution des logiques de stockage au rythme des saisons montre que la circulation de l'eau est généralement pensée comme un système. Le calcul de la quantité d'eau qui doit être achetée ou stockée à la maison – calcul qui est également réalisé par les porteurs d'eau – se fait en tenant compte de la quantité d'eau qu'il y a potentiellement dans d'autres points du village. Les femmes utilisent ce qu'elles ont stocké dans leurs réservoirs en calculant la fin de la saison des pluies, tandis que les porteurs d'eau ont des rayons de vente variables selon la quantité d'eau sur laquelle ils peuvent compter – celle-ci dépend de la fréquence avec laquelle ils se rendent sur le continent, de leur capacité de stockage et de la demande. "Cachuzo", qui a réparé l'une des citernes du Lazaret où il stocke l'eau importée du continent pour la revendre au village, nous explique :

« Pendant cette époque on ne peut pas mettre beaucoup d'eau [dans le réservoir], en effet je me suis rendu compte que l'eau perd le chlore avec le temps, lorsqu'elle est longtemps stockée, alors elle prend un mauvais goût, une mauvaise odeur, alors il faut en avoir peu d'eau » (entretien 1, 14/12/2010).

Lors de la saison des pluies, "Cachuzo" se procure moins d'eau du continent parce que les gens en achètent moins. Néanmoins, il exprime le calcul de la quantité d'eau qu'il doit avoir dans son réservoir non pas en termes d'offre et de demande, mais en s'appuyant sur la conception d'un « cycle de vie » de l'eau. A Caño de Loro, et plus largement dans la région insulaire et côtière caraïbe, il n'est pas rare d'entendre que l'eau doit être mise en circulation,

sans pour autant la gaspiller, car elle risque de se gâcher si elle est stockée trop longtemps²⁵⁸. Ainsi, l'usage intense et le partage permettant de garder l'eau en état de consommation. En outre, la logique du « cycle de vie » de l'eau rejoint les logiques du besoin et de la capacité d'usage que nous avons évoqué pour l'exploitation des terres : les gens stockent dans leur maison et collectivement – dans la citerne de "Cachuzo" et dans les bidons des porteurs d'eau – ce dont ils ont besoin et ce qu'ils peuvent consommer à court terme. Cette logique paraît à l'encontre des principes de capitalisation de l'eau et d'une approche spéculative de la gestion des ressources.

A propos du « cycle de vie » de l'eau, Veronica Strang évoque l'idée d'une « eau vivante » dans le Dorset – dans l'Angleterre rurale – qui suppose que bien que l'eau traitée soit considérée comme plus « sûre », elle apparaît comme étant « morte », ce qui joue dans la perception de la qualité de l'eau (STRANG 2004, p. 214). Si cette figure des « eaux vivantes » peut paraître évidente, nous n'avons pas retrouvé à Tuti cette référence à un « cycle de vie » de l'eau pour exprimer les logiques de stockage ou d'usage. A Caño de Loro, au contraire, les différents types d'eau utilisés par les gens dans l'espace domestique ont des « durées de vie » variables. Cette durée sert à classer les eaux domestiques et implique des procédés différents à mettre en place à l'égard de chacune d'entre elles. A propos de l'*agua matute*²⁵⁹ (eau Matute), traitée dans le système urbain d'approvisionnement et apportée dans l'île, "Cachuzo" remarque ainsi que :

« Ce sont les mêmes embarcations qui pourvoient l'eau aux bateaux marchands qui amènent l'eau ici, l'eau est très propre, très saine, elle n'a pas de bactéries, le DADIS²⁶⁰ de Carthagène est venu y faire des analyses. Je lave périodiquement le réservoir, bien qu'il ait un toit, je le lave, on ne manipule pas l'eau avec les mains, tout se fait à la motopompe, [d'ici] je la pompe au baril [à partir duquel elle sera distribuée], ce baril est aussi lavé constamment, tous les huit jours, tous les dix jours (...) » (entretien 1, 14/12/2010).

L'*agua matute*, est décrite comme une eau presque « inerte » dont la qualité serait garantie par le passage et la surveillance des institutions municipales de contrôle sanitaire. A l'inverse, l'eau du puits – qui a déjà au moment de la collecte une couleur marron et parfois

²⁵⁸ Les eaux sont donc conçues comme « vivantes », elles ont une durée de vie définie et risquent de se dégrader. Les gens craignent particulièrement le mauvais goût et la mauvaise odeur, mais aussi la reproduction de vermine et d'algues dans les réservoirs. Dès lors, tant que l'eau ne s'est pas « dégradée » par l'action d'organismes vivants, elle reste consommable.

²⁵⁹ (Nom propre). Nom de famille qui a donné son appellation au ruisseau à partir duquel on a construit le premier aqueduc pour approvisionner en eau la ville de Cartagena. A Caño de Loro, *agua matute* fait référence à toute eau traitée qui est issue du système urbain d'approvisionnement en eau.

²⁶⁰ Département Administratif de Santé du district de Carthagène (*Departamento Administrativo Distrital de Salud de Cartagena* - DADIS). Il s'agit d'une institution qui fonctionne au niveau du district de Carthagène dans le secteur de la Santé.

une odeur particulière – n’est pas traitée et les gens évitent son usage. Par ailleurs, certaines consignes s’appliquent à l’eau pluviale : celle des premières pluies n’est pas utilisée, les gens la laissant couler car elle lave les toits qui ont de la poussière et ont été salis par les excréments d’animaux – oiseaux et chats – pendant la saison sèche. Ces premières eaux n’ont donc pas une fonction de consommation mais de nettoyage, ce qui marque la transition d’une saison à une autre. Une fois que l’eau des premières pluies a coulé et que l’on considère que les toits sont propres, cette eau peut être collectée et doit être mise en circulation. Aracelis (70 ans), qui possède une citerne domestique, décrit ainsi ce processus :

« J’ai un petit réservoir, je revends l’eau ou je la donne, s’il est en train de pleuvoir encore plus, avant qu’elle ne déborde du réservoir et se perde. On arrête de revendre de l’eau ou de l’offrir quand elle commence à descendre, à descendre [le niveau de l’eau dans le réservoir], comme ça on en garde pour la vaisselle, pour la douche (...) Il faut mettre du chlore, pour [éviter] le vermisseau, le chlore que l’on utilise pour les vêtements. Une fois on nous a fait une formation, il nous on dit qu’il faut mettre trois gouttes de chlore dans l’eau, pour la désinfecter, alors elle devient toute claire ! On met trois gouttes dans le *caneco*²⁶¹, et tu peux mettre un petit filet [de chlore] dans l’*alberca* pour qu’elle n’élève²⁶² pas de vermisseaux, tu sais que les vermisseaux aiment beaucoup la vase et les choses comme ça » (entretien 27, 24/08/2012).

Pour donner ou vendre l’eau, Aracelis fait ses calculs en fonction de l’intensité de la saison des pluies et selon les besoins de ses voisins. Les gens mettent ainsi les eaux en circulation – par la vente, par le don à l’instar d’Aracelis, ou en multipliant leurs usages – selon leur durée de vie qui dépend de plusieurs variables : la provenance, les modes de partage, le traitement et la saison. Ce système suppose une hiérarchie des différents types d’eau utilisés dans l’espace domestique et rappelle les « eaux mineures » qu’évoquent certains auteurs (CASCIARRI et VAN AKEN 2013, p. 20). En effet, le « cycle de vie » de chaque eau domestique implique à Caño de Loro des relations sociales distinctes et un rapport à l’eau différencié : d’une part, la qualité de l’eau des pluies est garantie par chaque ménage, tandis que celle en provenance du continent est d’abord assurée par la firme en charge de l’adduction de l’eau de Carthagène, puis par ceux qui la transportent, et enfin par ceux qui la distribuent. D’autre part, pour accroître la période d’utilisation de l’eau des pluies, on ajoute du chlore dans les récipients et elle est mise en circulation de manière plus intense ; à l’inverse, les gens s’abstiennent de manipuler l’eau du réseau urbain pour assurer sa durée de vie, et de ce fait évitent le stockage massif et arrêtent les commandes d’eau du continent.

²⁶¹ Nom générique pour les petits récipients d’autour de 20 litres.

²⁶² Notre interlocutrice utilise le verbe *criar* qui veut dire littéralement élever, nourrir.

Dans cette logique, les différentes pratiques liées à l'eau de consommation relèvent à Caño de Loro du calcul « tactique » décrit par Michel de Certeau : il s'agit d'un calcul « qui dépend du temps, qui ne dispose pas d'une base pour capitaliser ses avantages, qui saisit l'occasion et met en jeu des éléments hétérogènes » (DE CERTEAU 1990, p. xlvi) : l'intensité des usages, le type de traitement, le mode d'échange – le don ou la vente – et d'accès – gratuite ou payante – mais aussi sa disponibilité en fonction de la saison. Le stockage et la circulation de l'eau s'articulent, en outre, avec la conception du risque de pénurie puisque les conditions du futur, en ce qui concerne la disponibilité de l'eau, sont plus ou moins prédictibles car les pluies sont attendues d'année en année. En outre, l'incertitude quant à l'accès à l'eau est atténuée par la possibilité, en principe permanente, d'importer l'eau depuis le continent.

4.4. Circulation de l'eau : construction des espaces communs

4.4.1. L'eau du continent : accès et négociations

Comme nous l'avons déjà noté, l'eau qui provient du réseau urbain est transportée par les embarcations des porteurs d'eau mais également par les *bongo*²⁶³ qui apportent la ressource afin de remplir la seule citerne du lazaret qui a été restaurée. Si les gens de Barrio Arriba s'approvisionnent principalement auprès des porteurs d'eau du village, ceux de Barrio Abajo acquièrent celle de la citerne en fonction. Construites autrefois par l'Etat, les dix autres citernes avaient toutes fait l'objet d'une appropriation, et de ce fait avaient été revendues et achetées, souvent à plusieurs reprises. Pour autant, elles n'ont pas été restaurées dans le but de stocker de l'eau car il s'agissait d'infrastructures prisées pour leurs matériaux de construction, au point que deux d'entre elles étaient en train d'être converties en maisons.

Qu'elle soit apportée au village par les grands bateaux-citernes ou par les porteurs d'eau, l'eau est vendue, achetée et redistribuée dans des petits récipients de 20 litres appelés *lata* – littéralement, « boîte de conserve », « fer blanc ». Ce mot vient des anciens bidons en fer blanc dans lesquels se vendait l'huile en boîte, et qui servaient à transporter l'eau jusqu'à récemment. De nos jours, les *lata* sont des bidons carrés en plastique, destinés d'abord au conditionnement de l'huile de cuisine (photo 11). Or, la *lata* est devenu une unité de mesure – équivalente à 20 litres –, notamment pour la vente et l'achat des parts d'eau, qui est utilisée de manière générale par les ménages des villages insulaires et côtiers de la région. D'autres

²⁶³ Bateaux de transport de marchandises ou de garnisons qui sont souvent utilisés comme des bateaux citernes.

noms génériques sont donnés à ces récipients – *carambuco*, *pimpina*, *timburrito*, *caneco* – bien que ces mots ne soient pas utilisés en tant qu'unité de mesure.



PHOTO 11 : USAGE DES *LATA* A CAÑO DE LORO. Janvier 2011. L. Arango.

A Caño de Loro, l'eau provenant du continent fait l'objet d'une régulation du tarif : chaque début d'année, les porteurs d'eau augmentent le prix des parts d'eau, ce qui est dû à l'augmentation de ce qu'ils paient eux-mêmes aux vendeurs de Carthagène. Lors de notre arrivée en 2010, la *lata* était vendue à 400 COP – soit 0,15 € – et sa valeur est passée à 500 COP – soit 0,20 € – à partir de janvier 2011. Dès que le premier porteur d'eau augmente le prix de sa *lata*, les autres font de même en stabilisant le tarif du bidon d'eau pour l'année. Le transport en brouette depuis les débarcadères jusqu'aux maisons coûtait 500 COP en 2011 par trajet et chaque *lata* d'eau issue de la citerne valait 100 COP de plus lorsqu'elle était redistribuée à domicile. Ces différents coûts rentrent dans le calcul réalisé par les femmes pour assurer l'approvisionnement en eau de leurs familles, surtout pendant la saison sèche. Gregoria, qui habite avec son conjoint et ses trois enfants, nous explique ainsi à propos des quantités d'eau qu'elle achète quotidiennement :

« Quand il n'y a pas d'eau [des pluies] j'achète l'eau chez Eusebio. La *lata* coûte 500 COP (soit 0,20 €). J'en achète quatre ou six par jour, ça dépend du capital que j'ai. Parfois les quatre *lata* me reviennent à 4 000 COP (soit 1,60 €) car je dois payer pour que l'on me les amène de là-bas jusqu'ici. Les quatre ou six *lata* sont suffisants pour les trois enfants, le copain que j'ai maintenant et moi-même » (entretien 24, 22/08/2012).

La disponibilité financière apparaît d'emblée comme l'un des facteurs les plus importants pour l'accès à l'eau : c'est pourquoi l'achat de bidons d'eau au quotidien est un indicateur des différences économiques existant entre les groupes domestiques du village. L'exemple des propriétaires des grandes *tienda*²⁶⁴ illustre bien ces disparités : souvent originaires du centre du pays, un couple accompagné d'un ou deux enfants achète chaque jour entre une dizaine et une quinzaine de *lata*. Hormis le facteur rigide que constitue la disponibilité financière, d'autres éléments entrent en compte dans les calculs quotidiens des femmes pour l'achat d'eau en saison sèche et elles parviennent même à dégager une certaine marge d'action. Ainsi, elles demandent parfois des crédits aux vendeurs d'eau qui peuvent dans certains cas effacer leur dette. Elles peuvent en outre réduire le coût de l'eau lorsque leur conjoint est sur place et porte lui-même les bidons d'eau à la maison ; il arrive même qu'elles se fassent prêter une brouette afin de porter les bidons elles-mêmes. Selon Michel de Certeau, les consommateurs, encastrés dans des systèmes de production qui les dépassent, conservent un pouvoir de création qui s'exprime dans leurs « manières d'employer » les produits imposés par l'ordre économique dominant (DE CERTEAU 1990, p. xxxvii). En ce sens, les usages et les pratiques des femmes de Caño de Loro, autour d'une eau principalement marchandée, illustrent la marge de manœuvre que se procurent les individus par leurs pratiques de consommation. En somme, ces différents calculs – sur le coût du transport, les délais de paiement mais aussi le réajustement des usages selon le budget – permettent aux femmes de Caño de Loro d'accéder à la quantité d'eau dont elles ont besoin chaque jour en dépit des fortes contraintes du système marchand dans lequel s'effectue l'accès à l'eau. Ces opportunités peuvent toutefois changer selon qu'il s'agisse de l'eau amenée par les porteurs d'eau ou de celle amenée par les *bongo* pour la citerne, les relations sociales que chaque modèle de transport et de vente de l'eau permet de mobiliser étant différentes.

4.4.1.1. *Les débarcadères : du partage éphémère à l'espace politique*

Lors de notre travail de terrain, six porteurs amenaient quotidiennement l'eau au village, principalement en saison sèche²⁶⁵. S'ils font parfois seuls le trajet, ils sont la plupart

²⁶⁴ Commerces où sont vendus différents produits de première nécessité. Les plus grandes *tienda* de Caño de Loro sont détenues par des habitants du centre du pays. D'autres plus petits peuvent être situés dans les maisons.

²⁶⁵ Les porteurs d'eau peuvent faire jusqu'à deux trajets par jour en saison sèche, alors que pendant les pluies ils n'y vont que deux ou trois fois par semaine. Certains arrêtent leur activité pendant cette période et en profitent pour réparer les embarcations, tandis que d'autres donnent la priorité au transport d'autres denrées

du temps accompagnés par un frère, un fils ou un petit-fils qui vient les aider à remplir et à ranger les bidons dans le point d'achat à Carthagène, puis à les débarquer dans les points de vente au village. Pour organiser la vente, encaisser et tenir les comptes du commerce, quatre d'entre eux sont aidés par leur femme et les deux autres par leur belle-mère : ils gèrent avec elles le crédit et le prêt de récipients aux gens qui viennent acheter l'eau chez eux.

A ce titre, les femmes se dirigent généralement vers le lieu de déchargement d'eau le plus proche de leur maison. Elles savent si le porteur d'eau est parti le matin et calculent sans difficulté son heure d'arrivée. Pendant la saison sèche, elles s'y rendent même en avance pour assurer leur part d'eau quotidienne car la vente d'eau se fait dans l'ordre d'arrivée au lieu de distribution. Une fois que le porteur d'eau arrive, lui et son aide transvasent l'eau des grands barils ou des petits récipients vers les *lata* que chaque femme apporte depuis chez elle. Parfois, le porteur d'eau prête ses propres *lata* à une femme qui n'en possède pas ou qui n'en a pas assez, à la condition de les récupérer rapidement : ce sont en effet des objets précieux puisqu'ils sont indispensables au transport de l'eau. Coûtant près de 8 000 COP – soit 3,20€ – ces bidons doivent être commandés à l'avance dans des commerces à Carthagène ou dans les *tienda* du village où ils sont plus rares et chers. Une fois que les *lata* d'une femme ont été remplis, il y a deux possibilités : soit elle les porte elle-même jusqu'à son domicile, soit elle paye quelqu'un pour le faire à sa place, comme nous l'avons déjà noté. L'eau est transportée à dos d'homme ou dans des brouettes et les jerricans sont parfois portés par deux femmes ensemble, les petits enfants étant installés dans les brouettes avec les récipients. Pendant la saison sèche, une circulation importante de bidons d'eau se déroule ainsi dans les rues pendant quelques heures de la matinée, depuis les débarcadères vers les maisons.

Il importe de noter que ces débarcadères constituent aussi des lieux de socialité particuliers, bien qu'ils prennent des formes diverses : certains porteurs d'eau déchargent par exemple les bidons directement sur la plage. Or, bien qu'il s'agisse du même lieu chaque jour, la présence intermittente du porteur fait que cet espace d'échange reste temporaire et ne dure que le temps de la vente de l'eau. Par ailleurs, aucun autre échange n'est organisé dans ces endroits²⁶⁶. Ainsi, la dimension collective de ces espaces par le rassemblement autour de l'eau

pour le commerce. Néanmoins, il y a un transport d'eau depuis le continent jusqu'au village tout le long de l'année.

²⁶⁶ C'est le cas d'Eusebio qui, avant d'arriver au lieu de décharge proche de sa maison, s'arrête dans une plage pour vendre l'eau aux gens habitant tout au Nord du village pour lesquels l'accès aux débarcadères plus centraux reste difficile.

se dissout à la fin de la vente pour être récréée le lendemain quand l'eau est vendue à nouveau.

Pour autant, d'autres porteurs d'eau ont bâti des abris, appelés *enramada*²⁶⁷, souvent situés dans des espaces vides près de leur maison, le long de la rue et en bord de mer. Si leur emplacement peut changer en fonction de certaines contraintes²⁶⁸, ces points de vente restent en règle générale fixes. A la différence des autres débarcadères décrits précédemment, les bidons d'eau restent à longueur de journée dans les *enramada* et les gens peuvent venir en acheter à toute heure. Or, outre l'achat et l'approvisionnement en eau, les *enramada* deviennent des lieux de rencontre, de conversation et de délibération à propos de sujets divers. Les femmes viennent s'y coiffer les unes les autres en fin de journée, les enfants y jouent, on s'y assoit les après-midis de grande chaleur pour bavarder et regarder la mer et les hommes y viennent pour jouer aux échecs ou aux dames (photo 12). Ces lieux ont donc une dimension sociale, qui débute avec la vente d'eau mais ne tarde pas à dépasser celle-ci.

D'autres points de distribution se sont consolidés comme des lieux de commerce plus diversifiés, à l'instar de Libia et Miguel qui ont chacun établi une buvette et vendent, à partir de leur maison, non seulement de l'eau mais des boissons diverses, des *cubeta* et de la bière. Libia sert parfois des petits repas, Miguel commercialise des bouteilles de gaz pour les gazinières domestiques tandis qu'Arnulfo vend du charbon en plus des bidons d'eau²⁶⁹. Enfin deux porteurs se livrent au commerce de l'eau chez eux : l'un dans le *patio* situé dans la partie arrière de sa maison qui donne sur la mer et l'autre dans le porche. Pourtant, ces deux derniers points de vente ne constituent pas de véritables espaces de rassemblement autour de l'eau et les gens y restent rarement après l'achat.

Cependant, ces différents lieux de rencontre autour de l'eau demeurent plus ou moins sujets à la variabilité saisonnière qui détermine en partie le transport de la ressource depuis le continent : pendant la saison des pluies, la demande est réduite, et les forts vents du mois de

²⁶⁷ Abri fait en bois et feuilles de palmier pour créer de l'ombre et protéger de la pluie. Outre les *enramada* construites pour la distribution d'eau, d'autres peuvent abriter la vente de petits repas ou protéger les embarcations.

²⁶⁸ Au long de notre travail de terrain Eusebio a déménagé son débarcadère à deux reprises car Arnulfo a commencé à vendre l'eau à proximité de ce lieu et les clients ont diminué. En outre les porteurs d'eau peuvent arrêter et reprendre leur activité pendant certains périodes selon la saison, la fatigue, des questions de santé ou le début d'une nouvelle activité commerciale.

²⁶⁹ L'association d'autres commerces à la vente d'eau est courante : "Chachi", qui vend l'eau de pluies qu'elle collecte dans son réservoir domestique, a chez elle une petite boutique de bijoux produits de beauté. Dans le même sens, "Cachuzo" stocke l'eau amenée du continent dans la citerne du lazaret qu'il a fait réparer et vend également du gasoil pour les embarcations de l'île et des bouteilles de gaz pour les ménages du village

mars empêchent de réaliser la traversée en bateau et d'accoster²⁷⁰. Pendant ces mois-là, les *enramada* rassemblent moins de monde, et les femmes passent plus rarement dans les buvettes de Miguel et Libia. De cette manière, la saisonnalité reste aussi un élément clé dans la construction et dans les dynamiques des espaces de partage qui se créent autour de l'eau.



PHOTO 12 : *ENRAMADA* ET VENTE D'EAU. CAÑO DE LORO. Décembre 2010. L. Arango.

S'il n'ya pas une gestion collective de l'eau formellement organisée à Caño de Loro, les moyens de transport et de stockage, mais aussi les activités associées à la vente d'eau, produisent des spatialités avec une certaine dimension commune, bien que le nombre de personnes rassemblées soit inégal et variable dans le temps.

En comparant les groupements qui se créent dans les différents points de vente d'eau à Caño de Loro, il semble que pour qu'un lieu se consolide comme un espace d'échange, durable, il ne doit être ni trop privatif, ni trop anonyme. A titre d'exemple, les échanges ne se consolident pas au-delà de la vente d'eau à la plage en l'absence d'*enramada* : personne n'est en charge d'un lieu par ailleurs trop anonyme. En revanche, les *patio* et les porches constituent des lieux intimes, des spatialités domestiques, et ne donnent pas lieu à des rassemblements importants. C'est pourquoi les échanges y sont rapides et les gens n'y restent pas.

²⁷⁰ Les moments les plus critiques pour l'approvisionnement en eau des villages de l'île ne sont donc pas les périodes sèches en elles-mêmes, mais les périodes sèches qui coïncident avec la saison des vents, notamment le mois de mars.

Pour que les gens s'approprient un lieu et l'investissent, chacun doit disposer potentiellement d'un droit de présence, d'une raison d'être là, d'un intérêt particulier : ce qu'offre la mise en place d'une *enramada* qui protège de la chaleur tout en assurant la vente de bière ou d'eau. Avec le temps, ces lieux où l'échange est plus régulier peuvent devenir des espaces de discussion et de rassemblement, tout acquérant une certaine dimension publique et politique dans le sens que Rita Brara donne à ces termes, c'est-à-dire des espaces formellement reconnus de délibération et de débat (BRARA 2007).

4.4.1.2. La citerne ou la « socialité indirecte » de l'eau

"Cachuzo" a construit sa maison à côté d'une ancienne citerne du lazaret après avoir acquis la parcelle où elle était placée en occupant le terrain dans les années 1980. L'infrastructure s'est donc trouvée dans la cour de sa maison et, après quelques travaux, il a commencé à stocker de l'eau pour la vente – jusqu'à 130 tonnes. En ce qui concerne la mise en fonctionnement de la citerne, "Cachuzo", nous explique :

« Tout ça [la citerne] était plein de *monte*, de déchets, le toit était tombé, alors je suis arrivé et je l'ai nettoyé avec des garçons, je les ai payé pour qu'ils nettoient, après je l'ai réparée puis j'ai mis un [produit] imperméabilisant, je l'ai peinte et j'ai mis le toit, alors, ça fait quelques huit ou neuf ans que j'ai mis en place le service²⁷¹ d'eau [au village, à partir de celle] qu'apporte le *bongo* de Carthagène » (entretien 1, 14/12/2010).

"Cachuzo" commande l'eau aux *bongo* une fois tous les quatre jours pendant la saison sèche, et toutes les deux ou trois semaines quand les pluies battent leur plein. Ensuite, elle est vendue de maison en maison par un garçon qu'on appelle "El Negro". Celui-ci a une relation contractuelle avec "Cachuzo" puisqu'il tire un salaire du pourcentage des ventes journalières d'eau. Tous les jours, il déverse l'eau dans un grand récipient en plastique d'une capacité de 800 litres sur lequel est fixé un robinet, et ce contenant est porté dans une charrette tirée par un cheval qui fait des allers et retours sur la rue principale, dans le Barrio Abajo, en remplissant au fur et à mesure les *lata* que les femmes laissent devant le seuil de la porte (photo 13). Cette eau est appelée « l'eau de l'âne » (*el agua del burro*), pour la différencier de celle des porteurs d'eau ou de l'eau des pluies, mais il s'agit toujours d'une *agua matute*.

²⁷¹ Dans l'entretien, notre interlocuteur dit « (...) entonces yo actualmente hace más o menos unos ocho o nueve años estoy prestando el servicio de agua, que la traen unos planchones de Cartagena ». Il utilise le mot "service" bien qu'il s'agisse d'une transaction marchande dont il tire un important usufruit.



PHOTO 13 : **DISTRIBUTION D'EAU DANS LE VILLAGE DE CAÑO DE LORO.** Septembre 2009.
L. Arango.

"El Negro" commence le travail tôt le matin et peut faire jusqu'à cinq tours de distribution dans la journée pendant la saison sèche : pour marquer son passage, il utilise un klaxon dont la sonorité rappelle celle des ambulances. Ce son quotidien constitue une marque particulière de la manière dont l'eau de la citerne rend l'espace familier et crée du lien social, à l'instar de ce que Fabienne Wateau (2007) a pu observer en Galice avec la conque utilisée pour sonner les tours d'irrigation.

Les *lata* restent toute la nuit ou de longues heures de la journée au seuil de la maison, et les initiales du prénom et du nom des femmes qui en sont propriétaires sont inscrites sur ces récipients. Posés devant les maisons, ces bidons personnalisent l'espace commun de la rue en référence aux univers domestiques qui sont, en termes hydriques, représentés par les femmes et leurs *lata*. Le passage constant de l'eau par le seuil de la maison vient brouiller la limite entre espace privé et public tout en créant entre ces pôles une certaine continuité.

Cependant, dans le système de distribution d'eau de la citerne, il convient de remarquer que les récipients ne circulent pas dans l'espace public puisqu'ils restent devant la maison. En outre, ils ne suscitent pas systématiquement un échange interpersonnel, effectif ou immédiat, entre le garçon qui distribue l'eau et les femmes : il arrive parfois que ce dernier

passer et remplir les bidons avant de continuer son chemin puisque l'eau a été achetée à l'avance ou sera payée plus tard. « L'eau de l'âne » ne produit pas d'échanges entre les femmes, à l'inverse de ce que l'on peut observer dans les débarcadères dans lesquels elles s'empruntent des *lata* les unes aux autres ou coopèrent pour payer ensemble un brouette. Dans le système de distribution à partir de la citerne, les femmes reçoivent l'eau à la maison et c'est souvent "El Negro" qui, lors de son passage, transmet les messages entre elles et peut y apporter un petit repas ou encore un outil d'une maison à une autre.

Ainsi, si la circulation de l'eau à partir des débarcadères implique de nombreux échanges, « l'eau de l'âne » crée une socialité différente car ce ne sont pas les individus qui se déplacent pour chercher l'eau, mais l'eau qui se déplace dans les maisons : les échanges interpersonnels sont alors réduits à ceux entre le vendeur et les acheteuses et les bidons circulent moins. En conséquence, « l'eau de l'âne » peut difficilement contribuer à la création d'un espace collectif d'échange comme les *enramada*, les débarcadères ou les buvettes associées à la vente d'eau. En outre, si les femmes doivent sortir de chez elles pour se rendre aux débarcadères et parfois parcourir de longues distances en passant devant la maison des voisins ou en faisant le chemin à plusieurs, dans le système de « l'eau de l'âne », l'articulation de l'espace domestique et de la rue est au contraire réduite aux allers et retours des *lata* entre les *patio*, les cuisines et les seuils des maisons. Ainsi, les manières de distribuer l'eau créent des socialités diverses et produisent des espaces communs qui diffèrent aussi bien par l'intensité des relations entre les membres des différents univers domestiques dans l'espace de la rue, par le nombre de personnes impliquées dans l'échange mais également par leur durée, l'étendue de leur spatialité et enfin leurs logiques de fonctionnement.

4.4.2. Barrio Arriba, Barrio Abajo : les différenciations hydriques

Si les différentes formes de distribution de l'eau produisent des sociabilités variables et contribuent à la création de divers espaces d'échange, cette distinction peut également être mesurée à l'aune de l'histoire du peuplement du village : comme nous l'avons noté plus haut, les porteurs d'eau desservent presque exclusivement les habitations de Barrio Arriba mais n'interviennent pas dans le Barrio Abajo dont les résidents achètent seulement « l'eau de l'âne ».

Au-delà de la seule question des formes d'accès à l'eau, certaines caractéristiques dans les structures et la configuration de l'espace paraissent propres à chacun des deux secteurs :

nous avons ainsi remarqué que l'espace d'habitation est principalement agencé sur deux rues dans le Barrio Abajo, à la différence du Barrio Arriba où les gens distinguent plusieurs secteurs et où l'on retrouve des petites ruelles et une densité supérieure de l'habitat. Les maisons du Barrio Abajo sont donc plus grandes que dans le Barrio Arriba où les habitations avaient déjà fait l'objet de subdivisions et de création de nouveaux foyers au sein des *patio* : non seulement la plus ample disponibilité de terrains mais aussi la logique de spéculation sur le foncier qui s'y est probablement affirmée au moment de la construction des maisons à Barrio Abajo explique cette différence. Dans le Barrio Arriba, l'occupation de l'espace est plus ancienne et liée à la parenté puisque les gens ont occupé des terrains contigus à ceux de leurs parents. En revanche, le Barrio Abajo recouvre la zone où était situé l'ancien lazaret : l'occupation des terrains vides s'y est donc réalisée à un rythme plus rapide, souvent à l'initiative de jeunes couples qui avaient besoin d'un lieu d'habitation et qui la plupart du temps n'avaient pas de liens de parenté reconnus entre eux.

Outre ces distinctions dans les formes d'occupation de l'espace, certains de nos interlocuteurs marquent eux-mêmes une subtile différenciation entre les deux secteurs, bien que des gens de la même famille puissent résider d'un côté comme dans l'autre et qu'il y ait des déménagements entre les deux espaces. Lors d'un entretien que nous menions avec sa grand-mère Johana, Susan (23 ans) nous explique :

« Moi je suis allée vivre dans le Barrio Abajo quelques mois chez la mère de Rafael [le père de sa fille] quand j'ai accouché de Shaira. Comme ma mère n'est pas ici elle voulait m'aider. Mais je n'y ai pas tenu, les gens là-bas pensent qu'ils sont à Boca Grande (un des quartiers touristiques de Carthagène). Ils ont toujours les portes fermées et à clé (...) ce n'est pas comme ici [dans le quartier du haut] tu es tranquille et il y a de l'ambiance, là-bas il n'y a rien, les gens ne se parlent pas entre eux, mais ils racontent des choses au dos des autres (...) Là-bas, si tu as besoin de sel et tu n'as pas d'argent, tu manges ta bouffe fade. Ils ne s'abaisseraient jamais à de demander du sel à un voisin » (entretien 21, 19/08/2012).

A l'histoire d'occupation de l'espace et de la distribution de l'eau vient alors se superposer une différence formulée par les habitants du Barrio Arriba à l'égard de ceux du Barrio Abajo : l'eau qui se déplace directement dans les maisons correspond à un espace où les portes sont fermées à clé et où les relations sociales sont « fades » comme la nourriture que l'on mange sans sel par honte d'afficher les manques domestiques. Par ailleurs, la confrontation autour des différentes manières de vendre et de distribuer l'eau exemplifie d'une certaine manière l'opposition à cette socialité « fade » : arguant que la vente de « l'eau de l'âne » centralisée par "Cachuzo" viendrait achever leur négoce, les porteurs d'eau en ont empêché la distribution dans le Barrio Arriba. Ce faisant, ils défendent une « socialité

hydrique » particulière en critiquant les acheteurs de « l'eau de l'âne ». A ce propos, Eusebio déclare :

« Aujourd'hui je ne vais pas garder de l'eau pour Verledis parce qu'elle a acheté l'eau de l'âne, alors qu'elle continue à acheter l'eau de l'âne ! Je ne lui garde pas de l'eau même si elle est ma cousine, si elle est ma cousine pourquoi elle n'achète pas mon eau ? » (entretien 30, 31/08/2012)²⁷².

D'autres différenciations entre les deux secteurs sont exprimées quant à la familiarité, l'importance des rapports de parenté, le respect des adultes. Alberto, inspecteur de Caño de Loro entre 2008 et 2012, explique à propos d'un groupe d'enfants qui avait cassé les vitres d'une maison :

« Les coupables sont les parents, ils sont dépassés. L'éducation vient de la maison, les parents n'élèvent plus les enfants, ils les laissent à l'inspecteur, mais l'inspecteur ne peut pas [les élever], ni la JAC, ce sont des mineurs, je dois plutôt appeler les parents, je vais aller les voir (...) ils ne réprimandent pas leur enfant, ils laissent l'éducation à l'école, mais un instituteur ne peut pas éduquer les enfants (...) En plus, nous sommes divisés, Barrio Abajo et Barrio Arriba et les problèmes viennent surtout de là-bas, de Barrio Abajo, tous les problèmes de vol, de drogues, de dispute (...) En effet, ici les parents, nous réprimandons plus les enfants, nous sommes plus attentifs, si un gamin est en train de s'embarquer un samedi, un dimanche sans la permission des parents, on le gronde : "rends moi service, descends de là", mais pas là-bas, là-bas on le laisse, il y a une différence, ici il y a plus d'ambiance, c'est plus familial » (entretien 11, 18/01/2011).

Il importe de souligner que ce sentiment récurrent de différenciation entre les deux secteurs paraît très net dans les discours et porte sur le manque d'ambiance et de convivialité ainsi que sur l'affaiblissement des liens familiaux. Cependant, cette distinction est beaucoup plus diffuse dans le quotidien : de nombreux liens familiaux et économiques unissent en effet les habitants des deux quartiers qui sont en outre gérés par les mêmes institutions officielles ; et, comme nous l'avons noté, il n'existe pas de véritable limite physique nette entre les deux espaces mais une zone de transition plutôt élargie. Ainsi, l'expression des différences séparant les deux secteurs dans les discours sert plutôt à rendre intelligibles certains changements et à qualifier ceux-ci dans un discours moral. Dans cette logique, les gens condamnent subtilement une socialité plus individualisée qu'ils associent au Barrio Abajo, et affirment refuser d'y vivre en taquinant les sœurs qui y habitent parce qu'elles « montent » de moins en moins. Les habitants du Barrio Arriba, et en particulier les personnes les plus âgées, critiquent les enfants qui seraient mal élevés et dont l'éducation n'est plus assurée par le collectif des adultes,

²⁷² Néanmoins, il n'y a pas de concurrence explicite entre porteurs d'eau eux-mêmes, mais plutôt une sorte de solidarité et de camaraderie : ils vont souvent ensemble chercher la ressource, et ne sont pas préoccupés si l'un de leurs clients va acheter chez un autre porteur d'eau. La principale logique d'achat étant la proximité spatiale pour minimiser les distances de transport, il arrive que les gens changent de vendeur, généralement quand il n'y a pas d'eau chez leur vendeur habituel.

comme l'explique l'inspecteur, puisqu'elle est de plus en plus cantonnée à la famille nucléaire et confiée à l'école. Enfin, l'observation des formes de distribution de l'eau et les conflits opposant les porteurs d'eau au propriétaire de la citerne font écho à cette dénonciation de l'individualisation et de la perte de socialité ressentie par certains de nos interlocuteurs dans le village.

4.4.3. *La marchandisation de l'eau comme forme de socialisation*

L'observation des modalités d'accès à l'eau à Caño de Loro montre qu'au sein d'un même espace et dans le même temps la gestion de cette ressource peut être guidée par des logiques différentes avec des critères qui peuvent paraître contradictoires lorsqu'ils sont compris dans une vision binaire – marchand/non marchand, privé/public, individuel/collectif – mais qui ne sont pas exclusifs les uns des autres dans la pratique quotidienne. Si certaines eaux sont d'emblée gratuites – comme celle du Pozo Grande, qui est cependant très peu utilisée ainsi que celle captée par chaque groupe domestique au moment des pluies²⁷³ –, une bonne partie des ressources hydriques utilisées dans l'espace domestique sont considérées comme un bien marchand qui relève de la production de profit²⁷⁴ : il s'agit notamment des eaux apportées du continent et de celles pluviales vendues entre groupes domestiques à certaines époques de l'année. La logique marchande est bien visible dans l'inscription ornant le récipient qu'"El Negro" utilise pour transporter l'eau et qui avertit : « aucun récipient n'est rempli sans argent » (photo 14) mais aussi par le fait que certains des gens qui vendent l'eau développent en même temps d'autres types de commerce. Le caractère marchand de l'eau est d'autant plus frappant si on le compare à la situation de Tuti où comme nous le verrons la vente et l'achat d'eau entre voisins paraît impensable.

²⁷³ En outre, les travailleurs qui font la traversée quotidienne dans leur propre embarcation apportent l'eau pour leurs ménages, parfois pour leur mère, et les porteurs d'eau ne chargent pas leurs enfants pour les *lata* quand ceux-ci sont dans une situation économique difficile, bien que généralement l'eau importée du continent soit aussi vendue aux parents.

²⁷⁴ La tonne d'eau coûte entre 8 500 et 9 000 COP (soit autour de 3,5€) et l'eau de la citerne est revendue par *lata* de 20 litres à 500 COP. Ainsi, le litre d'eau est acheté à 8,5 COP et revendu à 20 COP. Le propriétaire de la citerne tire donc un profit par litre d'eau supérieur au double de sa valeur initiale. Bien qu'ils vendent la *lata* au même prix, les porteurs d'eau font un bénéfice plus ample dès lors que le litre d'eau leur revient moins cher au point de vente de Carthagène (§ 7.3.4). Enfin, la vente d'eau pluviale, gratuite au captage, est entièrement au bénéfice des vendeuses.



PHOTO 14: *EL BURRO DE AGUA*. Le récipient avait été peint avec cette consigne lors de notre deuxième travail de terrain en 2012. L. Arango.

Au caractère marchand de l'eau vient s'ajouter le statut privé des infrastructures, qu'il s'agisse des réservoirs domestiques pour le captage des eaux pluviales ou des citernes. Hormis le Pozo Grande, il n'existe pas à Caño de Loro de point d'eau « collectif » qui serait accessible à tout le monde et géré par une instance dont l'autorité serait largement reconnue par les habitants du village²⁷⁵. Lorsque les gens évoquent *la alberca del pueblo* – la citerne du village –, ils font ainsi référence à la citerne proche de l'école, qui desservait les fonctionnaires du lazaret et qui était en partie utilisée par la population jusqu'au démantèlement de celui-ci. Rarement utilisée, cette infrastructure reste vide la plupart du temps et n'a pas fait l'objet d'un quelconque entretien lors de nos séjours de terrain. Cette situation rejoint un double constat : d'une part, aucune des anciennes citernes du lazaret, en dehors de celle de "Cachuzo", n'a été remise en état par les particuliers du village qui les ont

²⁷⁵ C'est le cas dans certains villages insulaires où il existe un réservoir qui capte l'eau des pluies pour tout le village. Dans d'autres localités, le réservoir est rempli avec de l'eau envoyée du continent par la municipalité et la répartition est décidée par l'inspecteur ou par un individu dont l'autorité est reconnue dans le village (ARANGO 2007).

achetées ou se les sont appropriées et d'autre part, aucune initiative, individuelle ou collective, n'a été entreprise pour mettre en fonctionnement la « citerne du village »²⁷⁶.

Cela ne veut pas dire que les gens ont perdu la capacité de partager d'autres eaux gratuites ou d'aménager et d'utiliser des points d'eau communs. Pendant notre premier travail de terrain à Caño de Loro, la saison des pluies a été plus longue et plus intense qu'à l'accoutumée. L'importance des précipitations a provoqué un stockage hydrique dans les montagnes de l'île entraînant deux jaillissements d'eau au piémont auxquels les gens se réfèrent comme des *ojo de agua* – littéralement, « œil d'eau » – en ce qu'ils « pleurent » l'eau de la montagne. Selon de nombreux interlocuteurs, ce phénomène n'avait jamais existé par le passé et ces sources éphémères se sont taries au bout d'un ou deux mois. Malgré leur caractère inattendu et leur durée temporaire, les gens les ont plus ou moins aménagées afin d'en obtenir de l'eau gratuitement. Pendant cette période, ces sources sont devenues des lieux de réunion et de rencontre, principalement pour les jeunes adolescents qui venaient chercher l'eau pour leurs maisons.

Dans des contextes ruraux fort différents de celui de Caño de Loro, et notamment au Maroc et au Soudan, certains auteurs ont démontré que la marchandisation de l'eau a un effet de « désocialisation » sur la gestion de celle-ci (CASCIARRI 2011). Dans le même sens, à Guayaquil – un contexte urbain plus proche de celui de Carthagène – des recherches ont établi que les vendeurs d'eau fondent leurs revenus à partir d'un monopole sur la nature qui leur octroie un important pouvoir social et économique (SWYNGEDOUW 2004, p. 138).

A ce titre, le cas de Caño de Loro peut davantage être rapproché de celui de Guayaquil même si l'action des vendeurs d'eau y est beaucoup moins massive. Les échanges marchands d'eau constituent en effet un mode important de socialisation, selon nos observations de terrain, bien que la redistribution de l'eau ne se réduise pas à ces seules interactions.

²⁷⁶ Certains auteurs ayant travaillé en zone rurale ont montré que la marchandisation de l'eau apparaît comme une stratégie d'adaptation à des changements économiques et à des situations écologiques extrêmes (ANCEY et al. 2008 ; STARO 2013). Cependant, il est difficile d'affirmer ceci à Caño de Loro dès lors qu'on ne retrouve pas, chez les habitants du village, d'initiatives pour établir un accès gratuit à l'eau qui serait en principe garanti par les envois de la municipalité (§ 7.3.5). La marchandisation de l'eau relève plutôt ici à la fois du refus d'être inséré dans les logiques de l'administration municipale mais aussi du manque de légitimité des institutions étatiques pour les habitants de Caño de Loro.

4.4.4. La circulation d'objets liés à l'eau : création du voisinage

En somme, l'accès à l'eau provoque l'échange, l'emprunt, la location, et donc la circulation de différents objets : les femmes et les porteurs d'eau se prêtent leurs bidons, de jeunes garçons sont payés pour apporter l'eau à la maison et des brouettes sont loués tout le long de la journée pour transporter l'eau ici et là. La circulation de ces objets met en relation différentes personnes et permet le maintien des « réseaux hydriques ». En outre, l'usage des bidons d'eau indique plus particulièrement des réseaux de solidarité féminine associés aux réseaux de parenté. Dans certaines familles de Caño de Loro, les enfants se voient donner des prénoms commençant par la même lettre. En conséquence, lorsque les femmes marquent leurs bidons de leurs initiales, ceux de leurs sœurs en portent les mêmes ce qui fait que les récipients sont potentiellement interchangeable entre elles tandis que les frères mariés, dont les bidons portent les initiales de leur femme, sont exclus de cet échange²⁷⁷. Si le cas des prénoms commençant par la même lettre reste cependant peu répandu, les femmes viennent très souvent chercher l'eau avec des récipients qui ne portent pas leurs initiales, mais celles de leurs grand-mères, belles-mères, mères, sœurs ou voisines²⁷⁸. Certaines d'entre elles étant décédées continuent alors à marquer de leur présence l'approvisionnement en eau de leur réseau féminin de solidarité. Or, l'emprunt d'autres objets liés à l'accès à l'eau indique l'existence de relations sociales particulières entre parents et voisins. Concernant le captage d'eau des pluies, Gregoria (36 ans) nous explique :

« (...) en ce moment, je n'achète pas d'eau parce qu'il pleut. Je prends l'eau chez la voisine, chez Idalia, il y a la maison à côté, c'est la suivante, elle est ma tante, la sœur de mon père, de mon vrai père (...) Maintenant je prends l'eau de pluie, pas qu'Idalia ait une *alberca*, mais elle a un chéneau, alors [quand il pleut] nous allons et mettons nos récipients là-bas sous son chéneau, elle remplit et nous aussi, nous remplissons [nos récipients] avec son chéneau, ici je n'en ai pas » (entretien 24, 22/08/2012).

Outre le déplacement des récipients sous les auvents d'une parente voisine, les femmes qui ont de bons chéneaux – longs de plusieurs mètres, non troués, etc. – et qui ont rempli leurs récipients peuvent, lors des pluies longues, les prêter à celles qui n'en possèdent pas ou en ont en mauvais état. En plus d'indiquer des relations sociales particulières, la circulation des objets liés à l'eau suppose une certaine extension de l'univers domestique et une inscription

²⁷⁷ Les sœurs Marelis, Marleny, Marlina, Mariadis Diaz Viana, marqueront leurs bidons des initiales MDV (deux d'entre elles le font déjà) tandis que les bidons de leur frère Milciades porte les initiales de sa femme. Les sœurs Yuheidis, Yusnaida et Yubiris Romero Diaz marqueront leurs bidons des initiales YRD.

²⁷⁸ Certaines observations minutieuses laissent penser à une conception plus individualisée des dispositifs liés à l'accès à l'eau : nous avons noté dans deux cas que les *lata* ne sont plus marquées des initiales du nom d'une femme mais selon son surnom. Par ce biais, elles ne s'affilient plus à un réseau de solidarité féminin où les *lata* des femmes d'une même famille peuvent être confondues.

plus importante des personnes, identifiées aux bidons d'eau ou aux chéneaux, dans l'espace commun de la rue. A Caño de Loro, les objets mobiles sont en général marqués des initiales de leurs propriétaires : les bidons d'eau et les chaises en plastique portent celles des femmes, tandis que les *tanque* d'eau et les brouettes sont identifiés par celles des hommes. Dans la même logique, les infrastructures et les espaces liés à l'eau sont fortement associés à des individus, à l'instar des citernes qui ne sont plus en usage mais qui sont toutes désignées par le prénom ou le surnom de leur propriétaire. Plus encore, les débarcadères d'eau n'ont pas une appellation générique mais les gens s'y réfèrent par le nom ou le surnom des porteurs d'eau ou de leurs femmes. Ainsi, les citernes et les débarcadères sont insérés dans un univers familial et personnalisé et peuvent être associés à l'espace relationnel ou à l'histoire d'un individu : ce sont autant de formes par lesquelles l'eau et les espaces qui lui sont associés sont socialisés.

Certains auteurs, ayant travaillé sur la signification du stockage et de la circulation des denrées auprès des populations pratiquant la chasse, affirment que le marquage des bidons contenant une matière quelconque répond à un code culturel à travers lequel les personnes peuvent être identifiées à leur propriété (INGOLD 1983). A ce titre, le marquage des bidons d'eau à Caño de Loro peut être associé en partie à la reconnaissance de la propriété des récipients et de l'eau. Or, par leur emprunt constant et leur circulation très active, les bidons d'eau réalisent une sorte d'extension de l'univers domestique dans un espace plus ample de partage. Lorsqu'un bidon, une chaise ou une brouette circule, c'est également une partie de la maison qui circule, accompagnée de l'évocation explicite de son ou sa propriétaire et du groupe de solidarité qui lui est associé par le marquage des initiales. Autrement dit, les différents objets mobiles, dont ceux liés à la distribution de l'eau, étendent les univers domestiques autant dans leur matérialité – en tant que parties de la maison qui circulent – que dans leur dimension relationnelle – les noms des hommes et des femmes qui se déplacent dans l'espace. Les bidons d'eau et les autres dispositifs produisent ainsi – par leur personnalisation – et reproduisent – par leur transit – un espace commun familial.

En dépit de l'absence d'un point d'eau géré de manière collective et bien que l'accès aux ressources hydriques soit en grande partie régulé par une logique marchande, l'observation des modalités de gestion de l'eau à Caño de Loro permet de révéler tout un univers social qui repose sur de nombreux échanges et partages autour de cette ressource²⁷⁹.

²⁷⁹ A ce propos, les gens de Caño de Loro auraient été les premiers dans l'île à avoir importé l'eau du continent pour la vente et il s'agit du seul village parmi les quatre que compte Tierra Bomba – et probablement de la côte

La dimension collective de l'eau ne se traduit pourtant pas sous la forme d'une instance chargée d'assurer l'approvisionnement des habitants du village, mais on peut considérer que les porteurs d'eau et le propriétaire de la citerne, bien que menant une activité marchande, assument cette responsabilité. A cet égard, "Cachuzo" explique qu'il « assure le service de l'eau » au village (entretien 1, 14/12/2010) et n'évoque pas son caractère lucratif : il calcule en permanence les besoins hydriques des habitants, tout comme les porteurs d'eau. Lorsque les femmes sont à sec, elles peuvent dans cette logique solliciter gentiment ces différents acteurs, souvent en les taquinant, afin qu'ils remettent plus d'eau en circulation. Ce faisant, elles ne mobilisent pas la valeur marchande de la ressource mais une certaine « responsabilité morale » de la part des porteurs d'eau et d'"El Negro" qui doivent assurer approvisionner du village.

Au sein d'un système de marchandisation plus ou moins généralisé, nous avons montré que les distinctions entre l'activité des porteurs d'eau et celle de "Cachuzo" – dans le type de transport, les modes de distribution, les temps de paiements, l'étendue et la durée des échanges – produisent des différences substantielles dans le fonctionnement et l'intensité des relations sociales qui se créent à partir de l'eau. Cette diversité constatée nous paraît justifier l'observation minutieuse des modes de transport, de distribution et d'échange de l'eau qui, en dépit d'être inscrites dans un système marchand, deviennent des formes effectives de socialité comme le montre le cas de Caño de Loro.

proche – où existent encore des porteurs d'eau. Les autres populations comptent largement sur l'eau transportée par les *bongo*. Il est possible que cette permanence soit liée à des questions historiques : d'une part les habitants de Caño de Loro ont reçu très tôt des envois d'eau en provenance du continent à cause de la présence du lazaret. D'autre part, les villages plus récents de Tierra Bomba et Punta Arena ont probablement connu depuis leur fondation l'envoi d'eau par les *bongo*, la navigation entre Carthagène et ces deux villages étant souvent difficile dans des petites embarcations. Enfin, la permanence des porteurs d'eau pourrait être associée à la navigation et au commerce de cabotage que les habitants de Caño de Loro ont plus longuement pratiqué que ceux des autres villages de l'île.